La fin de l'Indianité péruvienne vue à travers «El primer nueva coronica ibuen gobierno conpuesto por Don phelipe Poma guaman de Aiala principe» (1613-1615)

Georges LOBSIGER

Avant-propos

Notre texte comporte des redites. Les mots *génocide* et *ethnocide* apparaîtront fréquemment. Comment les passer sous silence alors que la Chronique de Poma est imprégnée d'une angoisse constante: «et ainsi les Indiens disparaîtront». Nous partageons l'angoisse de cet Indien dont la personnalité est peu claire et le style barbare. Un témoin parle. Il faut écouter ce chantre désespéré d'une Indianité mourante.

Nous avons voulu présenter quelques facettes de cette pensée inquiète qui, au travers d'un magma littéraire informe, est axée sur quelques idées-forces omniprésentes, ce qui justifie le découpage assez arbitraire des chapitres de cette étude.

Pour les Espagnols, la Conquête fut le début d'une ère nouvelle. Pour Poma, c'est la fin d'un monde. Qu'importent alors les répétitions de ce témoin bouleversé par une telle Apocalypse. Nous écouterons les Confessions de cet Indien et nous rêverons avec ce Promeneur Solitaire andin.

Nous suivrons Poma sur les chemins caillouteux de l'Altiplano sans vouloir nous engager dans la voie rectiligne d'une historicité abstraite.

* * *

Au cours de cette étude nous utilisons uniquement l'édition en caractères d'imprimerie que nous devons à Arthur Posnansky (*2*). Sous n° *1*, nous mentionnons l'édition fac-similé due à P. Rivet, publication des plus bénéfiques pour l'ethnohistoire péruvienne, mais dont le maniement est quasi impossible en raison de la graphie difficile à interpréter. Les renvois aux pages de la Chronique sont indiqués par un simple chiffre entre parenthèses sans mention bibliographique. Par contre les références aux autres ouvrages cités sont toujours précédées du numéro de la bibliographie. On sait que Posnansky a dû rectifier une fausse pagination de l'original à partir de la page 532. La pagination de référence de cette étude est basée sur celle figurant à gauche en haut de chaque page. Il s'agit d'une convention.

Guillermo Ludeña de la Vega (*20*) indique dans sa bibliographie un article de Manuel Hidalgo Nieto, *La numeracion de las paginas en el manuscrito de Guaman Poma*, (Anuario de Estudios americanos, Sévilla, 1949) que nous n'avons pas pu consulter.

Nous connaissons depuis trop peu de temps l'élégante traduction en espagnol de la Chronique par le Lt.-Col. Luis Bustios Galvez (*3*) parue à Lima en trois volumes, de 1956 à 1966. Elle reproduit non seulement les planches, en format réduit, avec la traduction en espagnol des légendes, mais encore donne une transcription précise et présente en fin de volume le texte de Poma. Depuis vingt ans nous nous sommes si familiarisé avec l'orthographe et la syntaxe un peu spéciales de Poma, qui datent et situent cette œuvre de combat, que nous sommes désorienté par la lecture de l'espagnol précis du distingué et savant officier supérieur péruvien.

Nous remercions chaleureusement M. Roland Kiefer-Marchand, à Lima, qui depuis plusieurs années nous envoie avec une amicale fidélité des coupures des deux grands quotidiens de Lima, *El Comercio* et *La Prensa*. Leurs suppléments dominicaux publient de très importantes études sur des problèmes archéologiques et ethnographiques et d'autres souvent axés sur Poma et sa Chronique dans des articles de fond fort bien faits. Il arrive que des prises de position dans ce domaine mouvant entraînent des polémiques, ce qui est réjouissant, car les lecteurs doivent s'interroger.

En appendice, nous nous permettons de signaler quelques points troublants récoltés dans ce pamphlet vigoureux et sain, sans vouloir prendre parti dans ces controverses, mais uniquement dans le dessein de souligner quelques curiosités que seuls les historiens péruviens, qui ont fait leurs preuves, peuvent analyser, étant plus près des points de référence et de comparaison qu'un chercheur isolé de Genève.

« Y anci se despuebla los pueblos y se acauan los Yn°s. » (*Et ainsi les villages se dépeuplent et les Indiens disparaissent.*)

Citons intégralement Poma: «... *Conzedera como son perososos los Yn°s y la Yn°s enesta uida son holgazanes yanaconas chinaconas por q. les ensena los espanoles y espanolas trayendole por yanacona apomuchacho o chinacona ama o cosenera panadera despensera yanci se despuebla los pueblos y*

sehazen muy grandes putas y paren mestizos sin prouecho pierda su magd. deste rreyno...» (939) soit: «Voyez comme les Indiens et les Indiennes de cette vie sont paresseux lorsqu'ils sont serviteurs urbains car c'est ce qu'ils apprennent des Espagnols et des Espagnoles qui les amènent en ville en qualité de femme de chambre ou domestique, gouvernante ou cuisinière, boulangère ou économe. Ainsi elles se dévoyent, deviennent de grandes prostituées et mettent au monde des métis. Ainsi les villages se dépeuplent et l'Indianité disparaît, sans avantage pour votre Majesté, dans ce royaume» [1].

Poma fait savoir que les Indiens fuient les services religieux, car les curés sont trop durs avec eux et leur enlèvent leurs biens et leurs filles. Du temps de l'Inca, il n'y avait pas d'adultère alors qu'aujourd'hui les patrons ne sont que des fornicateurs vivant paisiblement avec leurs concubines indiennes.

Nous avons ici le schéma de la Chronique de Poma. Nous utilisons le terme *indianité* que Robert, pourtant laxiste, ne connaît pas, alors que négritude est entré dans notre langue en 1948. Qu'on nous permette d'user de ce néologisme, car le problème posé n'est pas la disparition de l'Indien en soi, même si Poma parle toujours des *Yn°s* qui sont victimes de l'occupation du Pérou, mais celle des structures de l'*Incanat*, terme traduit de l'espagnol *Incanato*, car il nous déplaît d'utiliser des expressions ibéro-centriques telles que précolombien ou prépizarrien.

Incanat traduit l'existence d'un monde libre et autochtone, original et non une période trouble et sans relief [2].

Nous trouvons ici tous les arguments de la Chronique. Les vices transmis par les conquérants aux Indiens devenus domestiques urbains, la luxure des patrons, la mise au monde de métis, la paresse, les vols des biens et des filles par des patrons impunis. Poma ne développe pas ces thèmes de façon raisonnée. Dans le fatras de ses renseignements il faut chercher les informations permettant de classer tant bien que mal sa vision désespérée de la fin de l'Indianité *«... yanci acauan los Yn°s...»* [3].

Sans connaître l'espagnol, on peut reconnaître dans le bref texte cité un mot incongru, *putas*, constamment repris par Poma, que nous traduirons plus décemment par prostituées. Nous parlerons ailleurs de la verdeur de langage de notre chroniqueur qui est celui de ce XVI[e] siècle viril, guerrier, cruel et dru. Poma utilise de nombreux termes de corps de garde avec innocence, car on sent qu'il a appris l'espagnol auditivement et non dans quelque école. Un de ses thèmes favoris est la pudeur sexuelle pendant l'Incanat.

Poma dénonce sans arrêt. Il propose au lecteur chrétien [4] – une autre de ses expressions préférées – et au roi Philippe III son projet de révision de l'administration de l'Altiplano, une sorte d'aggiornamento placé sous sa direction. S'il dénonce, ce n'est pas un mouchard, c'est un redresseur de torts épouvanté par la vitesse avec laquelle se dégrade la situation de l'Indianité. Il se dresse entre le peuple humilié et la cruauté des puissants. Malgré les nombreux reproches qu'on pourrait lui faire, cette prise de position lui vaut le respect.

Cette Chronique fournit de nombreux renseignements sur la condition féminine tant sous l'Incanat que sous l'occupation. Cette condition a toujours été dure. Il faut se souvenir que lors d'occupation par l'ennemi victorieux, la femme supporte avant tout les rigueurs du vainqueur dans le domaine sexuel. Poma ne peut se taire sur les violences subies par les jeunes Indiennes, filles ou épouses, emmenées de force dans les villes et bientôt soumises à la prostitution. Cette émigration forcée de jeunes et jolies Indiennes est d'abord un manque à gagner par perte de main-d'œuvre pour la communauté *sapci*, donc une perte pour la production, puis une diminution de procréatrices d'Indiens. Selon Poma, on ne laisserait aux Indiens que des vieilles femmes de plus de 50 ans, laides, infirmes, qui n'incitent pas à la procréation. On peut croire que Poma représente les mâles frustrés et victimes de cette ségrégation sexuelle et raciale conduisant automatiquement à la stérilité de la race.

Il faut reprendre les graphiques de George Kubler dans son article «*The quechua in the colonial world*» (*15* in 11). Wachtell (*25*) a écrit des pages définitives sur la mort physique et spirituelle des populations andines. Notre étude veut voir, avec un œil marginal, ce que les ethno-historiens ont souvent passé sous silence.

[1] Nous éviterons de donner trop de citations directes de cette Chronique écrite sans ponctuation, sans alinéa, dans un espagnol du XVI[e] siècle fortement quéchuisé. Par exemple, Poma écrit toujours *«ecido»* pour *he sido* (j'ai été) ou *«nosean»* pour *no se han* (ne se sont pas). Il utilise de nombreuses abréviations de mode dans les textes administratifs qu'il connaît pour avoir fréquenté le monde de la basoche hispano-péruvienne au cours de trente ans de fonction d'interprète. Un exemple tel celui-ci donne une idée du casse-tête que serait l'interprétation pour le lecteur.

[2] Incanat est formé suivant les mêmes règles que sororat, lévirat, décanat, épiscopat. Robert cite *Imamat* ou *Imanat*, du turco-arabe *imam* ou *iman*, successeurs de Mahomet et d'Ali, ou encore fonctionnaires de mosquées préposés aux prières. Imanat est rare, alors que *Incanat* traduit une réalité mieux connue, même dans le grand public. Nous proposons donc de retenir *Incanat* pour définir le système et la période des Incas. Indianité est neuf mais nous croyons avoir le droit d'utiliser ce terme, également absent de Robert, car il est explicite. Nous ne pouvons former un mot sur le type de *négritude* si expressif.

[3] *Acauan*. L'espagnol classique l'écrirait *acaban*. On a de nos jours encore la confusion entre B et V, et il n'y a pas longtemps que même notre langue ne confond plus V et U, sauf sur pierres tombales.

Yn°s (Indios) est une élégance graphique de scribes usant volontiers d'abréviations stéréotypées que Poma apprécia dans ses modestes emplois de petit fonctionnaire.

[4] Dans cette Chronique, *cristiano* (chrétien) qui apparaît si fréquemment sans que la religion motive cet usage, signifie certainement *espagnol*. Poma ignore les autres peuples européens, sinon dans quelques allusions blessantes. Pour justifier cette hypothèse, qui peut être contestée, nous nous basons sur notre expérience personnelle acquise en 1925 lors de notre arrivée au Chaco argentin. Nous dûmes employer un sabir hispano-guarani au lieu de l'espagnol gauchesque de la Pampa d'où nous venions. En exemple: pour appeler le gamin gardien des chevaux, nous devions crier «che mitaï, veni por aqui», l'appel holà, petit, en guarani, précédait l'émission de l'ordre, viens ici, exprimé en *cristiano*, soit espagnol. Ici, le *che* possessif devient vocatif, selon la coutume. Par contre au cours de notre long séjour au Paraguay guaranophone, jamais il ne nous serait venu à l'idée de dire autre chose que «che mitaï, éju coapé», car le cristiano eût été considéré comme une atteinte aux bonnes manières. Cette interprétation *cristiano* (chrétien) pour espagnol, explique-t-elle l'usage de ce terme par Poma, incompréhensible dans son sens normal? Nous verrons (p. 41 et p. 43) l'usage que l'on peut faire de cette suggestion. Evidemment, il reste à savoir si, au Pérou, *cristiano* a eu le sens d'espagnol au début du XVII[e] siècle.

Nous verrons ailleurs si Poma a véritablement le droit de se poser en prince indien et en petit-fils de Topa Inca, père de Huayna Capac, donc grand-père de Huascar et de Atahuallpa.

Yanci se acauan los Yn°s: cette phrase désespérée guide l'âme et la plume de notre chroniqueur, qui l'aggrave avec son autre expression *«no ay rremedio»*. Les Indiens fuient leurs villages, ils sont épouvantés par les menaces, ruinés par le pillage et blessés dans leur pudeur héritée de l'Incanat.

Nous avons fait allusion à son langage dru intraduisible dans une telle étude. Si, dans ses termes, le latin brave l'honnêteté, il faudrait en plus connaître le latin de Suburre. Page 517, il mentionne avec précision l'occupation principale des greffiers, aussi crûment qu'il décrit le sadisme du curé de Andamarca punissant les Indiens bien habillés, les exposant nus sur la place publique, sans tenir compte de la pudeur classique. En effet, décrivant la reine des Antis, Indiens cannibales de l'Antisuyu, province forestière, Poma est choqué par la semi-nudité des Indiennes évoluant dans un paysage forestier rempli de singes et de perroquets (pl. 175, p. 176).

D'autres curés brûlaient localement les Indiens ou leur ordonnaient des bains composés d'ingrédients que l'on ne peut inscrire ici. Il en dit de même d'un autre mauvais prêtre, son ennemi Alvadan, de San Cristobal de Pampachire. Il écrit que «les choses que faisaient cet homme ne peuvent s'écrire ici» (576), tout en se hâtant de décrire les tortures du même genre infligées ailleurs à un pauvre Indien. Voyeur, ce même curé aimait admirer les jeunes filles. Un nègre tend une pièce de monnaie à une prostituée indienne et exprime clairement ses exigences (pl. 719) que l'on ne peut transcrire.

Son indignation devant le dérèglement des mœurs le pousse à dessiner quelques planches dignes du Décaméron. La planche 496 montre la détention de D. Cristobal de León, Indien ami de Poma, assis, les pieds dans les ceps, alors qu'à côté, un Espagnol barbu comme il se doit, est couché avec une Indienne dans un lit à baldaquin. La planche 503 présente un personnage important, aussi bien laïque qu'ecclésiastique, assis près d'une Indienne couchée, chemise troussée, avec une précision de détails digne de graffiti. Un Indien éclaire cette scène avec une bougie (pl. 504).

Poma donne des précisions relatives à l'hygiène publique et privée. Ces descriptions sont encore très crues. Ces remarques ne sont pas dépréciatives. Elles dénotent chez Poma un sens de pamphlétaire-né. Les professeurs de collège ne taisent point la truculence de Rabelais ou de Brantôme, s'ils passent sous silence les joyeusetés des Contes de Canterbury. Poma ne cherche pas le scandale. Il est naturel et sa santé verbale l'humanise et supprime ce qui paraît un peu trouble, le manque de précision quant à son état civil. En tout cas, ce n'est pas un personnage imaginaire; cette hypothèse ne résiste pas à la fréquentation amicale de ce Don Quichotte andin.

Il présente les Incas, leurs coyas, les grands généraux et les souverains des quatre *suyus* qui forment l'Empire. De la part de ce prétendu descendant de Topa Inca (qui régna de 1471 à 1493) on pouvait s'attendre à une réédition de la fameuse scène des portraits de Hernani (Victor Hugo). Il s'en faut. Il décrit les souveraines, surtout elles, avec leurs défauts et leurs débilités, épilepsie, cocaïsme [5], cannibalisme, avarice, goût visible pour les hommes, neurasthénie, alors que les Incas sont moins égratignés. La reine des Collas de Bolivie était grasse et molle, alors que sa grand-mère était ravissante. Poma conserve son libre-parler même en citant ses ancêtres présumés, alors que Garcilaso de la Vega montre une déférence de jeune homme bien élevé en racontant l'histoire des aïeux de sa mère, nièce de Huayna Capac, le dernier grand Inca, mort en 1527.

Les insultes prodiguées aux Indiens, en violation du codicille d'Isabelle la Catholique (1504), des Lois de Burgos (1512) et des ordres royaux, ont amené un climat mental qui, insidieusement, ne créait pas le désir de vivre et de fonder une famille. Nous avons ici un argument psychologique que Poma ne développe pas, s'il mentionne de nombreux faits déprimants.

La bonne société, ménagée cependant, se souvenait de sa grandeur perdue. Garcilaso de la Vega raconte que les princes du sang échappés au massacre ordonné par Atahuallpa se visitaient souvent et qu'à chacune de ces réunions ils pleuraient leur passé et s'exclamaient *«Troconos el reinar en vasallaje»* (*9*, vol. II, p. 26) (la Royauté se changea pour nous en vasselaje). Cette plainte rappelle celle de Hécube (Les Troyennes): «j'étais reine jadis, me voici ton esclave» ou celle d'Andromaque à Ménélas: «Si tu es puissant à Sparte, je l'étais à Troie». Il ne faut pas oublier dans le rappel du bris de la société inca (la société de Huascar) que la victoire des Atahuallpistes sur l'Apurimac a fait plus de morts dans le clan royal que tous les crimes commis par les Espagnols. Dans sa Chronique, Cieza de León dit qu'après la bataille de Yahuarpampa, peu avant l'arrivée en force des Espagnols, 55 000 soldats indiens furent tués et on sait par Garcilaso de la Vega les atrocités commises sur les civils par les vainqueurs.

On connaît l'anthropophagie des Indiens Antis, nominalement soumis à l'empire de Cuzco, ces Indiens auxquels l'Inca remettait les criminels de très haut rang pour être dévorés, et aussi la création d'un corps d'auxiliaires antis qui mangèrent les Equatoriens lors de la conquête de Huayna Capac (168 *el treze capitan*). Si Poma se froisse devant la semi-nudité de leur reine (176), eût-elle la peau plus blanche que les Espagnoles, il accepte sans rechigner la création de cette unité spécialisée!

Analysant la démocratisation de la coca, anciennement une régale chichement utilisée par l'Inca, Kubler (*15* in 11 vol II) dit en citant Matienzo que l'abus de la coca crée des infections des muqueuses semblables à celle de la pellagre. On blâme ce vice qui rend les femmes stériles, ce qui augmente les coefficients de létalité, ce que Poma ne raconte pas.

Le drame de l'Altiplano n'est donc pas exclusivement le génocide, mieux le crime individuel. Ce drame est celui de la désagrégation d'une culture originale créée sans doute en vase clos. C'est le drame intérieur de l'Indien péruvien que Poma transpose souvent maladroitement dans sa Chronique, réquisitoire courageux oublié et qui ne réapparut qu'en 1908, découvert par l'américaniste Pietschmann dans la Bibliothèque royale de Copenhague. Ce texte courageux, explosif, extrémiste pour l'époque, permet de passer sur nombre de détails douteux, sur la mythomanie de l'auteur quant à ses origines princières.

[5] *Cocaïsme* définit la mastication de la coca, *cocaïste* est le masticateur des feuilles de coca. Ces deux termes ne doivent pas être confondus avec cocaïnomanie et cocaïnomane.

Poma est-il vraiment Indien ?

Alfonso Caso a donné une définition classique de l'Indien qui sera très utile pour tenter d'analyser le caractère de Poma.

«Est Indien, dit Caso, celui qui se sent appartenir à une communauté indigène, la communauté indigène étant celle dans laquelle prédominent les éléments somatiques non-européens, qui parle de préférence une langue indigène, qui dans sa culture matérielle et spirituelle possède des éléments indigènes en forte proportion, et qui, en dernier lieu, a un sentiment social de communauté isolée à l'intérieur des autres communautés qui l'entourent, qui la font se distinguer ainsi des populations blanches ou métisses.»

O. Lewis et E. Maes rappellent que l'Indien est une réalité sociale et non seulement une entité biologique, juridique ou économique.

Poma répond-il à la définition de Caso? L'état d'esprit du commentateur est déterminant dans ce cas. Il a un complexe raciste indiscutable. Il hait les Blancs, les métis et les Nègres, ainsi que leurs produits de croisement. Il est Chinchaysuyen avant tout et méprise les cannibales nus de la forêt, les Collas, ancêtres des Boliviens, et parle des Chiriguanos du Chaco avec dédain. Il use de termes durs pour mentionner Mores, Juifs, Espagnols, Anglais, Luthériens immigrés au Pérou. Il ne reconnaît que la royauté de fait du roi d'Espagne qui releva la couronne inca tombée en déshérence après l'exécution d'Atahuallpa. Le commentaire de la planche 1057 est clair: *«... y nro. Sor. rrey don phelipe el terzero»* soit «notre Sire le roi Philippe III».

Il se sent Péruvien, appartenant à une communauté indigène, il parle plusieurs langues indiennes, quechua, aymara et dialectes locaux. Il a été interprète au service de fonctionnaires laïques et de docteurs de l'Eglise, pendant trente ans *«ceruiendo-delengua»*, servant d'interprète (711). Si Poma a été interprète il n'a rien du traducteur. Nous reviendrons plus loin sur son inculture à ce sujet. Il se définit maintes fois comme *Indio ladino*, c'est-à-dire Indien sachant l'espagnol.

Poma est-il encore Indien par sa culture spirituelle? Il est catholique fervent, avec une forte pointe de bigoterie, mais on le sent sincère. Il souffre des déviations du clergé sans être anticlérical, il est atterré devant l'oubli des vertus chrétiennes, même si sa foi est élémentaire. Il nomme idolâtrie les anciens cultes andins. Il se représente vêtu à l'espagnole dans la fameuse planche 366, entouré de vieillards habillés, eux, selon l'ancien costume péruvien. Lorsque vieilli et ruiné il revient chez lui, déguenillé, il prétend avoir été vêtu de soie (1094). Or, la soie n'entrait pas dans le catalogue des tissus indiens. Il ne paraît pas, à première vue, être Indien, car il doit agir plutôt comme le fonctionnaire hispanisé de la planche 834, avec son chapelet et son écritoire, assis derrière une table, que comme le *quipucamayoc* de la planche 810, rappel de l'administration de l'Incanat.

Si lui a le sentiment d'être bien à sa place dans la communauté indienne, beaucoup de signes extérieurs contredisent cette opinion. Il n'est plus un Indien, il ne sera jamais un Espagnol. C'est un type de transition: il ne le devine pas. Ce métissage mental ne lui enlève aucune qualité. Il veut concilier le droit coutumier avec le droit espagnol. Son collectivisme s'oppose à la notion de la responsabilité individuelle importée, quoique peu mise en valeur. Son esprit est déchiré. Au cours de ses trente ans de service administratif itinérant (711), il a connu la misère du petit peuple indien, il a cotoyé aussi des «petits Blancs» malheureux. Il a appris beaucoup au contact de ces cas de misère et de mauvaise fortune. Il vit pour aider à améliorer cette désastreuse situation. On voit le drame de la déculturation non remplacée par une acculturation progressive et programmée.

Poma estime que les Indiens sont aussi capables que les Espagnols de réussir dans les arts libéraux et martiaux, dans l'artisanat allant des arts du feu à ceux du fer, avec le façonnage du cuir et du bois, ils ont la capacité de remplir des emplois administratifs ou commerciaux. Dans la planche 673, il donne une image de deux Indiens sculpteurs sur bois, peignant un grand crucifix. On connaît les résultats de l'Ecole de Cuzco dans l'histoire de la peinture. Il oublie les travaux d'or et de bronze, les tissus et la céramique de l'Incanat qui font la gloire des musées d'ethnographie et d'archéologie.

On connaît la théorie de Poma: les Indiens aux champs, les autres en ville. A quoi serviraient alors les années d'apprentissage devenues caduques dans la paix des champs? Les réductions raciales proposées par Poma ne seraient pas un centre de développement des arts et des métiers. L'Indien *«domador y jugador de toros»* selon la formule de Poma n'aura pas souvent l'occasion de toréer dans une communauté *sapci*.

Poma lui-même est un artiste. Peu de temps après la découverte de son manuscrit à Copenhague les ethno-historiens décrétèrent que ses dessins étaient grossiers et informes. Que l'on se reporte à ses portraits féminins finement traités, sa grand-mère (173), une jeune fille à marier (228), sa mère et une dame de bonne race indienne (757 et 759, deux images de mode de la période coloniale). Poma a découvert un truc graphique. Il sait fort bien donner l'image des foules, avec un simple artifice, dont il est sûrement fier, car il apparaît dans la planche 298 qui présente une nonne indienne et ses vierges, lui-même lors de son enquête avec sa fameuse apostrophe «renseignez-moi, anciens» (366) ou le dramatique tableau de la pénitence de l'Inca en janvier (236) ou encore le tableau d'une école avec une scène de fustigation d'un petit écolier par un régent (585). Il nous serait agréable de pouvoir dessiner avec tant de finesse et de sûreté de main. Les portraits des grands de Lima, vice-rois spécialement, par contre, ressemblent peu aux portraits de Madrid et Mexico.

Parfois, Poma, peu lettré, paraît avoir écrit sa Chronique en quechua et a tenté de la traduire en espagnol, abandonnant de nombreux mots indiens que ni Posnansky ni le Lt.-Col. Bustios n'ont pu traduire. Il écrit *écido* pour *he sido*, soit j'ai été, ce qui oblige le lecteur soigneux à lire ce texte non seulement ligne par ligne, mais par groupes de syllabes associées malencontreusement. Officialisé récemment par le décret 21156, le quechua, devenu langue nationale au Pérou, devra accepter une orthographe tenant compte des sons naturels et de la coutume. Malgré ces réserves sérieuses faites au sujet de la non-concordance des traits mentaux et matériels de Poma avec la définition de Caso, nous ne pouvons refuser à Poma le droit de se dire Indien. Il raisonne comme un Indien, malgré son acculturation – pas toujours parfaite. Il est bouleversé par l'ethnocide résultant du bris des vieilles coutumes et techniques, il est effrayé par l'éviction physique des Indiens, par la marée des sang-mêlé. Indien ou pas Indien, il défend l'Indianité agonisante.

Collectivisme et sapci

«Mais ces objets de toute bonne institution doivent être modifiés en chaque pays par les rapports qui naissent, tant de la situation locale que du caractère des habitants et c'est sur ces rapports qu'il faut assigner à chaque peuple un système particulier d'institutions, qui soit le meilleur, non peut-être en lui-même, mais pour l'Etat auquel il est destiné.»

Jean-Jacques Rousseau
Du Contrat Social,
Livre II, Chapitre XI.

«L'homme ne peut dominer la Nature qu'en obéissant à ses lois essentielles.»

Francis Bacon.

Pour comprendre la plainte de Poma, il faut se refuser à toute définition abstraite établie sur des propositions engagées. Le système inca n'est pas une Utopie fabriquée de toutes pièces, ni l'idéalisation d'un système politico-économique dramatiquement anéanti par une invasion de Martiens, pourrait-on dire, dans un climat d'Apocalypse, climat qui survit de nos jours encore dans les psychodrames joués à date fixe. Ce système procède de la physiographie péruvienne déjà décrite comme hostile à l'homme, qui a dû concevoir le travail collectif pour surmonter les obstacles naturels.

Les Commentaires Royaux de Garcilaso de la Vega sont une Utopie dirigée vers le passé. C'est ce que dit très justement Nathan Wachtell dans son incomparable ouvrage «La vision des vaincus» (*25*, p. 245).

L'Incanat est le résultat pratique du conflit avec les dures conditions naturelles locales. C'est la soumission intelligente aux impératifs de ces terres impitoyables, ces terres de «froid tropical» selon l'heureuse expression d'Elisabeth della Santa (Sous le Froid tropical. Notes sur le Pérou du Sud entremêlées des récits d'Abelino, Séville, 1977.)

Les ressources nées de l'utilisation intelligente d'un génie rural empirique permirent des cultures vivrières utiles. L'art politique des Incas a été de coordonner les échanges aller-retour des biens de consommation, surtout alimentaires, nés des efforts locaux de ces corporations agricoles où régnait la notion du *service mutuel* ignorant l'*économie de marché*. Poma ne peut accepter ce dernier système. Ce sera l'un de ses arguments constants que de rappeler le bon vieux temps du troc, celui du geste humain et de la marchandise.

Seul l'effort d'une communauté *sapci* [6] peut dominer les freins d'une nature ennemie. Si, dans la forêt amazonienne, n'importe quel Indien, avec la hache et le sabre d'abattis (don d'une civilisation pourtant décriée) peut abattre un pan de forêt, récolter de quoi nourrir sa famille, avec un peu de pêche et de chasse, dans l'Altiplano, l'homme seul périt. Poma voit dans le Pérou un univers indestructible, à condition qu'on veuille bien l'écouter en haut-lieu. Cet univers est victime d'une mutation subtile et mortelle. Toucher à la communauté *sapci* est une agression. On peut donner raison à Poma, même si sa fixité dans un passé idéalisé n'est qu'un attachement honorable pour une cause perdue. Instinctivement, il craint la disparition de la chaîne des éléments qui rattachent l'Indien à son sol, qui l'a collectivisé, ce sol qu'il a fini par dominer, cet habitat modelant et modelé.

Seul donc, l'Indien ne peut travailler la terre. Il ne peut accepter d'être évincé de ses champs communautaires au bénéfice des latifundia, sources des arrêts de progrès. Chasser l'Indien de sa terre est le condamner à mort. C'est ce que Poma répète sans arrêt. Toute entrave au travail *sapci* est une attaque contre le genre de vie de l'Indien, une cause de mort pour l'Indianité. Que ce soient les exactions officielles ou ecclésiastiques, que ce soit le rapt des filles, le bris des spécialisations laborieuses selon les âges et les sexes, que ce soit l'abus des travaux féminins non rétribués, que ce soit la débauche généralisée, le tout inscrit dans la conception espagnole des rapports entre occupants et occupés, tout concourt, selon Poma, d'une logique ici irréfutable, à détruire la race indienne, sans compter la pire des aventures, la mise au monde de métis et de mulâtres. Une fois de plus nous devons citer la conjonction entre le génocide et l'ethnocide. La Chronique elle-même n'est que répétitions et dénonciations identiques. On peut trouver à redire à la forme et au fond de cette Chronique, on peut douter de telle ou telle de ses assertions, on ne peut se libérer de l'envoûtement né de la lecture de ce pamphlet pitoyable et âpre à la fois. On peut oublier un certain snobisme généalogique car, avec nos yeux de 1978, on peut, sans être victime du larmoyant néo-rousseauisme à la mode chez trop d'ethnologues actuels, prendre parti pour ce chantre d'une cause perdue, car l'histoire le prouve, la douleur humaine paie trop cher le bouleversement total des structures.

Ces travailleurs ruraux n'ont donc pas obéi à quelque principe abstrait, à quelque idéologie raisonnée. Le stockage des produits alimentaires, dénoncé par Toledo mal renseigné comme un enrichissement illicite des caciques et des *curacas*, procède de la répartition en aller-retour, producteur-inca et inca-producteur, avec les ponctions indispensables pour régler les frais de la Cour, de l'Eglise et de l'Administration. On y reconnaît la présence d'une caste de fonctionnaires improductifs, occupés à inscrire ses statistiques sur des quipous. Sommes-nous bien assuré que les centrales rurales de nos pays très évolués soient plus productives que cette caste de *quipucamayoc*, ces prétendus parasites?

Toutes les régions de montagne sont commandées par la topographie. L'Indien a dû reconnaître les adrets et les ubacs, il a dû examiner les pentes, l'exposition, la capacité de rétention de l'eau dans le sous-sol ou sa force d'élimination; empiriquement il a appris la pédologie et l'infra-géologie. Il a su estimer les précipitations naturelles et les sécheresses pour programmer son système d'irrigation; en un mot il a dû définir la *vocation agricole* de ses terres. Il a construit des terrasses, tracé des chemins de dévestiture *(sapci-ñan)* selon des profils accidentés, il a dû calculer la résistance des murs des terrasses; il a dû apprendre à tenir compte

[6] Poma parle constamment de *sapci*, alors que Wachtell, autorité en la matière, ne mentionne jamais le *sapci* mais bien *l'ayllu*. Les dictionnaires traduisent *sapci* par terres communautaires. Ayllu est un terme bien connu: c'est la cellule-mère des structures de l'Incanat. Conduit par la pensée de Poma, nous usons de ce terme local, *sapci*, que très superficiellement on pourrait prononcer kolkhoze.

de la pente des aqueducs et des rigoles. En un mot, il a fait œuvre de civilisation, sans modèles, sans traditions. Ceci est dû à une classe de techniciens formés pour le service de l'Etat et dirigeant un travail collectif inconcevable dans nos terres moins hargneuses que les Andes. Devra-t-il abandonner cet héritage et voir détruire ses travaux de génie rural comme nous le mentionnons ailleurs et par qui, par ces immigrants bornés qui accordent une telle importance à l'or, ce métal très ordinaire, selon les mots de Atahuallpa à Pizarre.

Il refuse de se rendre dans les regroupements de villages ordonnés par l'occupant, dans des terres inaptes à la culture. Il refuse ces agglomérations artificielles, comme les Corses du XVIII[e] siècle refusaient celles planifiées par Marbeuf, les Algériens d'avant 1960 celles organisées par la France. Aujourd'hui même, les Bantoustan d'Afrique du Sud n'excitent pas l'enthousiasme de leurs habitants.

Garcilaso (*9*, vol. II, p. 33) proteste contre la destruction des villages fondés par Manco Capac et leur regroupement en localités plus grandes.

Francisco de Toledo, 5[e] vice-roi (1569-1581), fit aussi regrouper des villages, mais au prix de la santé publique car, hors de leurs biotopes soigneusement élaborés, les Indiens, fragiles, ¡mouraient facilement. «Les anciens villages étaient établis sur de bonnes terres, avec des eaux limpides, un bon climat, alors que les localités modernes sont édifiées sur de mauvaises terres, avec des vents et des eaux insalubres» (961). L'Indien écologiste est victime des technocrates espagnols, dirait-on aujourd'hui. Qu'on y ajoute l'attaque du cœur par l'abus de la coca hyperdémocratisée par les Espagnols et l'hydrargyrisme causé par le mercure des mines, on comprendra la forte létalité de l'Indien. On a vu en Indochine le boycottage de travaux techniques effectués par les Français car ils n'avaient sollicité l'avis d'aucun géomancien ou hydromancien.

Cet amour de l'*ayllu* et de ses prestations personnelles conduit Poma à proscrire, comme lors de l'Incanat, tout voyage non motivé. Le voyageur sans laissez-passer délivré par l'autorité locale est un *guaguamundo*, un vagabond désertant son travail *sapci*, un absentéiste en un mot. Il devra porter le vêtement habituel de sa région, règle déjà en vigueur sous l'Incanat qui permettait aux *chasse-gueux* [7] de repérer tout étranger à son lieu de stationnement.

Le système inca n'est donc pas une Utopie matérialisée. Il n'a que faire des *Lois* de Platon. Il faut également abandonner le concept périmé du déterminisme géographique. L'Indien a souffert au début de l'occupation de l'*Altiplano* aux terres inhumaines, surtout s'il venait de régions chaudes et facilement utilisables. Peu à peu il a imposé sa volonté d'homme à cette Nature qui n'accorde ses bienfaits qu'à ceux qui les méritent. Anéantir cette victoire sur le milieu en supprimant le travail communautaire est un *ethnocide* pour Poma. Pour cette raison, il faut modifier certains concepts nés de l'étude un peu trop systématique des peuples indiens des régions forestières qui peuvent transhumer. Il faut tenir compte de cet enracinement au sol, de l'amour pour ce biotope laborieusement créé. Poma s'explique mal et avec trop de passion pour le détail. Les commentateurs de Poma doivent connaître ces problèmes géo-humains, agricoles, techniques, écologiques, ces problèmes qui passionnent aujourd'hui tant de chercheurs et qui s'introduisent même dans les programmes politiques de la jeunesse. Poma est un homme d'aujourd'hui par sa contestation motivée et aussi par la façon naïve qu'il a de l'exprimer.

La Suisse passe pour un Etat fort avancé techniquement. Il n'y a pourtant que cent ans que l'ingénieur Coaz a pu faire triompher ses principes de reboisement des forêts de montagne et faire accepter son système de bris de la violence des torrents par la construction de «marches d'escalier» près de leur source.

Le système inca de la mise en valeur des sols est judicieux, pense Poma. L'abolir est non seulement un pas vers l'ethnocide, mais un mouvement vers le génocide [8]. Une fois de plus *«se acauan los Yn°s»*. Le Rousseau viril du «Contrat social», cité en épigraphe, domine le Rousseau sensible qu'adorent trop d'ethnologues.

Droit foncier et bornage indiens

Défenseur acharné des droits fonciers des Indiens, Poma attache une grande importance au *cadastre indien*. Il tient à remonter aux origines de la propriété des terres en les plaçant au Déluge, en affirmant qu'un fils de Noé, peut-être même un fils d'Adam et d'Eve est arrivé aux Indes (25). Puis, s'étant multipliés, les Indiens firent place nette d'une faune dangereuse et devinrent seigneurs de ces terres (50), ce qui prouve qu'ils sont chez eux et non les Espagnols. Bientôt ils défrichèrent les terres, établirent des terrasses et un réseau de canaux d'irrigation. Nous sommes ici à la période antéhistorique (54).

Lors de leurs guerres d'expansion, les sires de Cuzco bornèrent toutes leurs nouvelles conquêtes (54 et 160). Procédurier, Poma énumère ses droits sur des fermes éparpillées. Par trois fois, il mentionne les bornes *(mojones)* qui confirment sa propriété. En défendant les droits matérialisés par les bornes, il attaque par avance les spoliateurs espagnols. Seuls les Indiens peuvent commander dans ces terres qui furent expropriées. Tout étranger, l'Espagnol avant tout, doit restituer ces parcelles acquises sans droit (455). Propriétaires d'une terre, l'Indien ou l'Indienne (propriétaire par veuvage ou héritage) peuvent louer ces terres à qui ils désirent (526) [9].

[7] Chasse-gueux est un mot de la langue de Genève de l'Ancien Régime, qui évoque clairement la fonction de ces officiers de basse-police contrôlant les portes de la Cité.

[8] Il est intéressant de constater que l'esprit de travail communautaire est toujours vivant au Pérou. Un article de «La Prensa» de Lima du 10 décembre 1977 nous fait savoir que, las de voir la famille de Zenobio Diaz se refusant à effectuer les travaux communautaires qui lui étaient impartis, le village de Vilcahuaman (Ayacucho) a expulsé ce paysan paresseux avec sa famille et ce en présence de la Garde civile. Pleurant, nous dit-on, cette famille a été dirigée vers sa commune d'origine, aux cris de *«Ama quella»*, ne sois pas paresseux.

G. Ludeña de la Vega n'hésite pas à qualifier Poma de «Précurseur de la Réforme agraire» (*20*), cette réforme qui veut remettre à la paysannerie des surfaces agricoles prises sur les latifundia. L'ouvrage mentionné est à lire, car il présente des traits nouveaux sur la conception que l'on peut se faire de Poma.

[9] Ici la pagination de Posnansky ne suit pas la règle qu'il appliquera dès la page 572/562.

Les «coordonnées» des bornes, notées sur les quipous et la mémoire collective locale, n'eurent aucune valeur pour les envahisseurs qui n'accordaient foi qu'aux actes notariés dressés selon les formes espagnoles. Pour Poma, on ne le répétera jamais assez, les travaux de la communauté *sapci* sont la clé de voûte de l'édifice inca. Leurs terres expropriées, que deviendront les Indiens? Ils disparaîtront. Maladroitement Poma inscrit sans cesse ce problème dans ses textes difficiles à débrouiller. Avec la débauche imposée aux femmes et l'apparition de métis, ce sera bientôt la fin de tout.

L'Espagnol oublie donc que l'Indien est naturellement et divinement propriétaire légal des terres mises en valeur dès la fin du Déluge. La création de latifundia au bénéfice de propriétaires absentéistes affecte Poma qui ne croit qu'au travail collectif et intensif gouvernant l'agriculture péruvienne. Ce désespoir – il n'y a pas d'autre terme pour définir la pensée perceptible de notre chroniqueur – modèle sa vision des choses. Que les non-Indiens vivent dans les villes, qu'ils aient quelques *yanaconas* indiens (serviteurs) mais que, par Dieu, on laisse la masse indienne vivre dans ses terres, pour le plus grand bénéfice de Dieu et de Sa Majesté. Il faut avoir cette pensée constamment dans la tête pour apprécier la qualité de ce texte informe où, suivant la fine expression de Ludeña (La Prensa, Lima, 26 février 1978), on perçoit la quechuisation de l'espagnol et l'hispanisation du quechua avec des pages entières en quechua intraduisible sinon par approximation. On doit connaître cette pensée torturée pour apprécier l'Utopie qu'il se voit présenter, mieux, enseigner à Philippe III, personnellement (969-990).

Les planches 352 (constructeur de bornes-frontières et arpenteur) et 354 (agent voyer évoluant dans un paysage délimité de bornes-tours) sont constamment présentes dans l'esprit de Poma, au même titre que le gaspillage d'énergie créé par les corvées de mine imposées aux hommes et les travaux artisanaux gratuits commandés aux femmes par des sous-ordres espagnols, laïques et religieux, relatés dans son texte.

Bousculer les traditions de la propriété foncière revient, pour Poma, à faire fuir l'Indien. Hors de son biotope minutieusement élaboré aux dépens des embûches naturelles l'Indien disparaîtra en tant qu'homme social car, il faut le dire et le redire, l'Indien n'est pas qu'une réalité biologique, mais un être social vivant étroitement inséré dans un groupe humain bien défini.

Sans connaître ce terme récent, Poma décrit une forme d'agression rarement mentionnée dans l'étude de sa Chronique: on peut y voir une forme insidieuse d'*ethnocide* qui ne peut manquer de conduire l'Indianité à sa disparition.

Comment remédier à la désagrégation de la Société indienne

Après trente ans de pérégrinations professionnelles, Poma revint dans ses terres, loqueteux, et s'effara de voir ses descendants vêtus de haillons et obéissant à des autorités issues des milieux populaires exclus de toutes charges officielles sous l'Incanat (1094). Poma se contredit une fois encore. Il oublie ses vitupérations contre les vagabonds, ces *guaguamundos*, qui désertent le service *sapci* de leur *ayllu*. Il oublie aussi que, lors de voyages même autorisés, l'Indien devrait à ses yeux porter le vêtement de sa région, afin d'être reconnu par la police locale. Il déclare avoir été vêtu de soie avant son retour. Il a peu connu le Tayantisuyu (le Pérou) car l'analyse détaillée de son *Baedeker* et de sa fameuse carte (993-1096) ne permet d'y voir qu'une compilation de quelques documents officiels plutôt que des souvenirs personnels.

Lors de son retour, il eut des ennuis judiciaires que l'on date de 1600 et fut banni de la région de Guamanga, pour contestation constante et usage d'une fausse identité. Pour lui, ce qui est répréhensible dans toute cette histoire, ce ne sont pas les considérants sévères du juge, mais bien le fait que ce juge n'était pas de la bonne caste. C'est un véritable ethnocide (selon l'expression actuelle) puisqu'on sapait l'autorité établie par l'Incanat. Nous revenons dans cette étude plusieurs fois sur les mêmes sujets, tant est perpétuelle la mauvaise humeur de Poma à ce sujet. Pour lutter contre cet ethnocide larvé, il prépare une révision de l'administration des choses et du gouvernement des hommes dans une véritable *Utopie*, où s'associent les règlements municipaux, les taxes d'Eglise, les prières à dire en tel ou tel cas, la pose d'une horloge publique dans chaque village (863), retour aux seuls principes valables, ceux de l'Incanat. Ce Contrat Social andin prévoit jusqu'à une réorganisation de l'Eglise avec un Concordat éventuel. Il rêve qu'il s'adresse à Philippe III, courtoisement agenouillé devant le roi (971). Le problème de la multiplication possible des Indiens paraît fort intéresser le roi.

A ce moment Poma grandit. Il a des accents qui ne laissent de rappeler, malgré leur fruste expression, ceux de Bossuet prêchant sobrement devant Louis XIV, de Vauban dans la préface de la «Dîme royale» et des textes du marquis d'Argenson qui s'était penché sur la misère du petit peuple français dès 1725. Poma n'est pas un révolté, mais un loyal sujet de Philippe III. Le roi doit être mis en garde contre cet ethnocide qui n'ose pas dire son nom.

Après l'exécution de Topa Amaru, Toledo fit faire une enquête par Damian de la Bandera. Les chefs héréditaires cachèrent leurs enfants et présentèrent des fils de roturiers à leur place, ce qui détruisit la hiérarchie ancienne. On sait que les Touaregs, avant 1960, cachaient leurs enfants pour ne pas les envoyer à l'école française. Un chef n'a besoin que d'une chamelle blanche, d'une tabaka (épée) et d'une viole d'amour. Les enfants de leurs esclaves gouvernent aujourd'hui le pays car ils ont été scolarisés.

Poma demande que la valse des vice-rois cesse et suggère des proconsulats de 12 ans. L'Eglise ne devrait accepter comme prêtres que ceux qui mènent une vie décente (989).

A San Cristobal, Poma rencontre un voyageur espagnol qui lui déclara que les lois étaient faites pour les Indiens et non pour les Espagnols (1105). Comas a une phrase excellente: «pourquoi estimer que la fille d'un cacique est de moindre dignité qu'un soldat conquérant» (*8*). Nous parlons ailleurs du triste sort des femmes indiennes. Sous l'Incanat, la loi punissait vigoureusement les intoxiqués par la *chicha*. Cieza de León mentionne les étonnants dégâts causés par le vin et le marc. La vente démocratisée de la coca constituait d'intéressantes entrées d'argent pour les congrégations (*8*, p. 116).

L'élévation des sentiments de Madrid, Rome et Séville était ignorée par les immigrants. Les couvents, avec des ateliers de filage, tissage, coupe de vêtements, occupaient illégalement les femmes.

Poma y voit une attaque dangereuse pour la notion de communauté *sapci*. Il oublie qu'à une économie de troc et de services réciproques avait succédé une économie de marché avec numéraire.

Il faut reprendre l'expression de Sauvy, qui se refuse à confondre misère et dénuement, frugalité et frustration. Sauvy ajoute que le paysan le plus pauvre est entouré d'un réseau de forces familiales et sociales qui disparaissent dès son arrivée dans une nouvelle localité. Nous avons ici le drame du paysan *d'ayllu* émigrant pour devenir un *yanacona* (domestique) urbain.

Devant les abandons de famille dans les villes hispanisées, le vice-roi Velasco (1596-1604) proposa de créer un poste de *padre de mozos*, un tuteur officiel pour placer chez des patrons des garçons pouvant être utiles. Faute de crédits, il ne put créer des maisons de redressement pour prostituées. Il envisagea même un fonctionnaire habilité pour en terminer avec le vagabondage. Nous sortons ici de la Chronique de Poma pour mieux souligner la décadence de l'ordre de l'Incanat, par le dévergondage imposé aux Indiennes, le bris des relations familiales. Cette démarche de l'autorité précise la gravité de cet effondrement, cet ethnocide d'avant le terme (*4*, pp. 133-134).

Si Garcilaso mentionne fréquemment les mœurs spéciales des peuples conquis par les Incas, aïeux de sa mère (*9*, II. 24, 336, 343, 345), Poma, pourtant intégriste, ne mentionne jamais ces dépravations. Pour lui, dans l'ancien temps, *«... no habia puta ni puto...»* (70). Le puritanisme inca et la rigueur des condamnations, tant par la loi que par la réprobation publique, céda devant les agressions individuelles des Espagnols. Poma s'attarde sans cesse sur cet aspect douloureux, la perte démographique programmée par ce que l'on pourrait nommer un défoulement sexuel généralisé. Ce bris des structures légales et coutumières légitiment la Chronique, ses virulences et parfois ses petits côtés peu appréciables. Cette dégradation cause la multiplication des métis, la perte de la race indienne.

Poma pensait-il à une restriction des naissances, légitimée par les faibles surfaces exploitables pour l'alimentation? Pourquoi alors des métis profiteraient-ils des travaux des Indiens? Le dépouillement des registres de naissance et de décès, tenus dans les paroisses, pourrait livrer aux archivistes péruviens de fructueux résultats. Poma disparaîtra lors de l'élaboration des courbes et des graphiques. Sa plainte aura déclenché une étude vivante, valable et normative. Ce sera une belle récompense pour ce chroniqueur qui avait tant à dire qu'il oblige l'analyste à sans cesse revenir sur ses idées-forces, car l'ethnocide ne se laisse pas manier avec des cartes perforées. Ses effets cumulatifs s'enchevêtrent, si l'on peut dire. Les meilleures méthodes historiques ou sociologiques ne suffisent pas pour pénétrer dans sa pensée. Il oblige à participer. Il décrit la douleur indienne qui ne peut se mettre en graphique. Pour lui, l'Indien ne vaut que par son appartenance à un groupe social. On le sait aujourd'hui et cette expression est devenue un truisme. Au début du XVII[e] siècle, ce concept était nouveau et il eût été incompris si la Chronique avait été lancée dans le domaine public à cette époque.

Poma a parfois des idées contestataires. Il demande la journée de huit heures pour les prestataires *«... Yn°s minga tienen obligaciones dia ocho oras aun q. sea poco...»* (864). Il demande que les impôts perçus localement soient dépensés sur place, ce qui montre un désir de décentralisation fiscale assez éloigné du système inca, expert en péréquations financières, représentées par des marchandises et non du numéraire. Il est partisan ferme du compérage (858) si bien étudié par J. L. Christinat. Il demande l'assistance sociale pour les pauvres et les malades, service public vivace jusqu'en 1532. Les Espagnols devraient hospitaliser les malades et les infirmes (857). Il donne page 855 des prières à réciter.

L'absence d'éducation de la jeunesse ne sera pas remplacée par la création d'écoles. Durant l'Incanat les pères et mères élevaient leurs enfants avec humilité, foi, loyauté et charité, jusqu'à leurs vingt ans, ces vingt ans *«... hasta q. le punteauan las barbas...»* (927). Ils étaient très obéissants envers leurs parents et respectueux envers les vieillards. Ne croit-on pas lire ici les plaintes des personnes du 3[e] âge relatives à la mauvaise conduite des jeunes actuels?

Tous ces arguments apparaissent dans les chapitres de cette étude. Nous l'avons dit: nous avions mentionné les redites possibles. Ces redites démontrent que Poma n'a pas rédigé un savant traité «De l'ethnocide résultant de la Conquête espagnole» mais a noté les signes de la dégradation d'un système hiérarchisé victime d'une autre hiérarchie.

Ethnocide technique

Dans un chapitre technique précis Poma décrit les méthodes d'établissement des canaux et des rigoles d'irrigation.

L'effort collectif ordonné par les Incas, l'absence d'outils – obligeant le travail à la main –, l'interdiction d'y causer des dégâts, fût-ce l'enlèvement d'une seule pierre ou l'abandon au libre parcours de leur bétail, les camélidés andins, ont profondément influencé l'agriculture andine *(«q inningun ganado entre en las dhas acecyas»* (954). Poma n'indique pas la méthode de clôture des champs irrigués. L'invasion des bovins importés par les Espagnols a triomphé des soins minutieux des Indiens. Leur génie rural, fruit du travail *sapci* des communautés, est annihilé, effondré et inutilisable. Une fois ces preuves du génie rural anéanties, l'agriculture va disparaître puisque l'irrigation est la base même des travaux ruraux et que l'on distrait de plus en plus l'Indien de ses prestations laborieuses personnelles. Ainsi disparaîtra l'Indianité. Poma écrit *«los Yn°s»*. Il faut voir non l'homme biologique mais l'homme social et économique n'existant qu'en fonction de son groupe, donc de ce que nous nommons *Indianité* [10].

En termes mesurés et choisis, Garcilaso évoque les canaux créés par les Incas dans les provinces nouvellement conquises dans le cadre de ce que l'on pourrait appeler l'aide technique pour civiliser ces peuples sauvages (il décrit ainsi le Chinchaysuyu, patrie de Poma). Il mentionne leur destruction par le bétail importé sans insister (*9*, vol. II, pp. 153 et 183).

[10] Roselène Dousset-Leenhardt, fille du grand ethnologue Maurice Leenhardt, et Augustin Bernard, chacun de leur côté, ont relevé les dégâts irrémédiables causés au savant réseau d'irrigation édifié par les minutieux agriculteurs de Nouvelle-Calédonie par le bétail et les cerfs importés par les Français dans la Grande Ile, au point de motiver la révolte sanglante de 1878. Les mêmes négligences d'éleveurs ont eu un résultat identique: l'anéantissement d'œuvres savantes du génie rural empirique local.

Ethnocide par modification du régime alimentaire

Malgré leur connaissance des plantes médicinales, les Indiens ont fréquemment une alimentation défectueuse selon les critères de la diététique moderne. Que l'on relise la *Géopolitique de la faim* de Josué de Castro (Paris 1952) pour s'en convaincre. Des contacts rarements heureux avec des éléments marginaux de notre civilisation font connaître des plantes vivrières nouvelles. Des commissions techniques d'aide agricole bien intentionnées introduisent des besoins nouveaux et font disparaître les recettes de cuisine traditionnelles, ce qui cause toujours un impact sur l'âme native. Il faut insister sur le danger d'introduire des aliments nouveaux dans le régime alimentaire de peuples non technifiés. Un cas récent à retentissement mondial, très politisé du reste, pourrait démontrer que des aliments biologiquement valables ou recommandables dans nos pays, sont dangereux, mortels même chez des peuples non préparés à les recevoir. En ce qui concerne l'ancien Pérou, on doit se souvenir que l'*oca* et la *quinoa*, pour ne citer que ces deux plantes classiques, avaient certainement plus de valeur diététique que les céréales importées.

En 1532, les Péruviens connaissaient une liste impressionnante de plantes alimentaires utilisées selon les délimitations humaines, botaniques, l'altimétrie et l'hygrométrie, naturelle ou artificielle. Garcilaso de la Vega mentionne des plantes usuelles (*9*, vol. II, pp. 305-309). Poma donne une liste (906) que l'on peut compléter par 17 noms fournis par Elisabeth della Santa (Sous le Froid Tropical, Séville, 1977). F. L. Herrera (*14*) a dénombré les plantes alimentaires connues de l'Incanat et tombées en désuétude. Weston La Barre (*16*) donne la taxonomie des pommes de terre selon les planteurs aymaras.

Les Péruviens «lyophilisaient» trois sortes de pommes de terre *(chuño)* alors qu'une seule espèce de maïs sur les onze connues était aussi desséchée à basse température. La diète péruvienne comportait également la chair d'animaux domestiques, des camélidés au cobaye, avec la viscache, les poissons et les crustacés de rivière. Nombre de plantes de l'Incanat ont été abandonnées aujourd'hui. La presse liménienne, avec de bons moyens d'information, interprétant intelligemment des enquêtes gouvernementales, s'intéresse beaucoup aux plantes alimentaires potentielles du pays. L'abandon de ces plantes depuis la Conquête est une forme larvée d'*ethnocide* sous couleur de civilisation. Les Espagnols nommaient «Sauvages» les consommateurs de ces plantes inconnues d'eux. Ces mêmes Espagnols ont introduit des plantes nouvelles, dont deux étaient indispensables à leur culte: le blé et la vigne. Dans une page célèbre, Paul Valéry parle de «l'aire chrétienne» soit ces parties du monde où le pain et le vin passent sans transition de la table de la cuisine à la table de communion.

Poma connaissait la *chicha* de maïs, qu'il estime supérieure à la *chicha de chuño* (pomme de terre lyophilisée).

L'agriculture de l'Incanat constituait la plus grande ressource du Trésor et de l'économie de l'Etat. Pour cette raison, insiste-t-il sans cesse, il faut supprimer les corvées étrangères aux travaux des champs *sapci*, c'est-à-dire communautaires. Le charmant calendrier agricole placé en fin de volume est entré depuis peu dans la philatélie péruvienne ainsi que les merveilleuses terrasses de Pisac. La précision des gestes et des façons culturales est exemplaire.

La consommation des plantes importées devint un certificat de distinction pour les snobs et collaborationnistes indiens. Pedro de Cieza de León relève que l'œnilisme est plus dangereux que l'éthylisme né de la *chicha*.

Poma joue de l'écologie dans sa résistance à l'entreprise espagnole. Il ne peut malheureusement énumérer les 500 plantes alimentaires disparues depuis 1532 et qui, localement ou généralement, alimentaient les Indiens du Pérou. Rousseauiste deux cents ans avant Jean-Jacques, Poma oppose la vertu de la vie rurale à la luxure et la criminalité des villes.

La mutation subie par la culture des terres, sans compter l'éviction des Indiens, la création de latifundia, ce virus mortel pour une agriculture saine et intensive, entrent dans le cadre d'un *ethnocide* non voulu, indésirable même pour le bénéfice de la Couronne. Ce chapitre prend naturellement sa place dans cette étude dédiée à l'examen des motifs de la chute démographique de l'Indianité.

Instruction publique

Garcilaso de la Vega nous fait savoir (*9*, vol. II, p. 241) que Pachacuti Inca, le 9e Inca (1438-1471), donc l'arrière-grand-père de Poma, augmenta le nombre des écoles fondées par Inca Roca, le 6e Inca. Le spécialiste de l'histoire de l'Incanat John Rowe ne peut donner aucune date relative au règne des huit premiers Incas (*22*, in 11, pp. 202-203). Pachacuti augmenta aussi le nombre des enseignants, ordonnant que du plus haut placé au plus humble Indien du royaume, chacun parlât le quechua de Cuzco. Aucun poste officiel ne pouvait être remis à un non-quéchuisant. Cette décision concernait spécialement les habitants des provinces nouvellement conquises. L'unification linguistique du Royaume suivit la règle constante de tout Etat centralisé: la langue du roi est la langue de tous. C'est ainsi que procéda Toledo avec ses deux écoles d'administration de Cuzco et de Lima.

On ne peut qu'esquisser les problèmes de l'instruction publique, car les textes de Poma sont obscurs, parfois contradictoires. A ce sujet, il faut, une fois de plus, tenir compte de la situation de fait créée par les Ordonnances de Toledo, dont Poma, à son accoutumée, prend le contre-pied. Poma hait les collaborationnistes, alors même qu'il n'est pas un résistant. Il accepte la présence espagnole au point de dire, lui l'Indien indianisant: *«... que los dhos caciques principales y yn°s Yn°s ninos ninas enesterreyno todos sepan la lengua de castilla leer escriuir como espanoles espanolas...»*. (792). Soit: «... il faut que ces caciques principaux et les Indiens et les Indiennes, les garçons et les filles de ce royaume parlent tous l'espagnol, sachent lire, écrire comme les Espagnols et les Espagnoles.» Il rêve de l'avancement culturel bénéfique pour le roi et la foi, avec la promotion de nombre de docteurs indiens.

Cet exemple montre que Poma n'est pas un littérateur, mais que, *Indio ladino*, Indien sachant parler espagnol, il est un piètre écrivain.

Il demande aussi l'ouverture d'écoles pour les garçons, les filles devant être instruites dans leur famille, tout en apprenant à jouer de l'orgue, sous la conduite de maîtres d'école ni alcooliques ni

cocaïstes (682). La vieille misogynie de l'Incanat apparaît dans cette ségrégation scolaire.

Une fois de plus, relevons que Poma ne peut admettre que les fils d'Indiens roturiers puissent accéder aux charges publiques, fussent-ils instruits et capables. En 1928, Louis Baudin publia son ouvrage percutant «l'Empire socialiste des Incas» (Institut d'ethnologie à Paris). Où est le socialisme dans la pensée de Poma l'intégriste?

Ce qui compte pour Poma, ce n'est pas l'instruction proprement dite. Il la réclame comme un moyen de défense personnel contre les abus. Ce qui compte pour lui, c'est avant tout l'éducation, le sens du bon ordre, le respect des coutumes, la déférence envers le souverain et les personnes âgées, les prestations sociales spontanées du type *milice*, sans rétribution et sans réglementation, éducation dirigée par un sens social affiné, comme l'aide aux pauvres, aux malades et aux affligés.

Ce mépris des constantes de l'éducation dont souffre notre chroniqueur doit s'inscrire dans l'ethnocide. Tient-on toujours assez compte, dans les enquêtes sur l'acculturation, de la perte de la force de résistance morale aux chocs psychiques que subissent les peuples soudainement affrontés à des concepts moraux et à des règles de conduite brisant les vieux pensers de base? Le roi d'Espagne est le successeur légitime de l'Inca, dit-il, donc l'espagnol doit être la langue de ses vassaux. Il faudrait trouver encore – et ce serait facile – des preuves de ce mécanisme mental qui fait que Poma l'Indien condamne aussi bien les généraux révoltés contre le roi que Manco Capac II et les résistants andins.

Toute langue traduit des structures mentales originales. L'usage forcé de sa langue aux vaincus par le vainqueur – ici le castillan imposé aux Indiens par les Espagnols – appartient au domaine de l'ethnocide. De vieux traits spirituels disparaissent sans pour autant être remplacés par des homologues adaptés aux moules mentaux laissés libres par cette mutation.

Le statut de la femme sous l'Incanat et sa situation après la Conquête

On ne peut présenter ici la complexité du statut de l'Indienne péruvienne dans l'Incanat. La minutie des prescriptions, parfois aussi étudiées que celles du Lévitique, la misogynie apparente dans les Ordonnances de Topa Inca mériteraient une étude exhaustive. Pour l'administration inca «la femme ne peut être appelée à témoigner car elle est menteuse et pusillanime» (185). On place cet être incertain au même rang que l'Indien pauvre qui peut être suborné (186).

Sa conduite lors de ses règles, le temps de son deuil, l'interdiction d'avorter, l'interdiction de toutes relations sexuelles avant 33 ans, l'adultère, la prostitution, tout sera puni durement, cruellement parfois. Un peu naïvement, Poma nous fait savoir que ces délits, ces crimes mêmes, n'existaient pas avant l'arrivée des Espagnols. Pourquoi alors Topa Inca, son grand-père supposé, aurait-il pris la peine de prévoir des articles de loi d'une si grande rigueur? Le délit crée-t-il la loi ou la loi crée-t-elle le crime?

Des tâches précises touchaient la vie des femmes et des hommes. La description minutieuse des tâches selon les sexes et les classes d'âge apparaissent dans le chapitre des *Becitas* – enquêtes – (193-234). Ces commentaires succincts font comprendre le système social et économique inca, fruit de la physiographie du pays. A chacun sa peine; le travail de tous était programmé.

Il est permis de se demander si la chasteté jusqu'à 33 ans apportait réellement des fruits bénéfiques pour la longévité. On sacrifiait la reproduction à la production. Les menues occupations dévolues aux *vieux*, c'est-à-dire aux Indiens de plus de 50 ans, pour les deux sexes, compensent cette forme de stérilisation juridique des femmes.

La dureté des lois protégeait la vertu des femmes. Pour Poma, cette constitution était la seule valable. Cette vue rappelle celle des communes populaires chinoises actuelles. L'arrivée des Espagnols brisa rapidement ce cadre juridique et biologique. Les quelques centaines de soldats, suivis par des immigrants peu de temps après 1532, s'emparèrent des femmes, des filles, des vierges du Soleil. La luxure des vainqueurs triompha de la vieille pudeur indienne. Pour Poma, le plus grand crime que l'occupant a commis, ce n'est pas tant l'exécution de l'Inca, ce n'est pas le pillage des trésors, c'est la procréation de métis, plus tard de mulâtres issus des esclaves noirs importés. Ils brisèrent l'équilibre démographique calculé par la sagesse inca. Ils se livrent à un véritable génocide en remplaçant l'Indien par des sang-mêlé. Ils anéantissent la pudeur des Indiennes, elles se dévergondent à leur contact, elles se prostituent facilement, elles refusent tout contact avec les Indiens qui n'ont plus qu'un recours possible: épouser ces fameuses *vieilles* de 50 ans et les femmes laides ou affligées de maux nombreux et de tares anatomiques. *«... Yanci se despuebla el rreyno y el Yn° se acaua...»*, leitmotiv désespéré de Poma. Nous comprenons d'autant mieux cette protestation que Cortès écrivait de Mexico à Charles Quint pour se plaindre de la mauvaise qualité des immigrants. Il est certain qu'ils transmettront leurs vices aux Indiens (*8*, p. 143). Souvenons-nous des lettres de rémission accordées aux criminels désireux de refaire leur vie aux Indes et échapper ainsi au cachot si ce n'est au bourreau.

A côté du génocide marginal par la voie sexuelle, l'occupation coloniale apporta un autre germe de désintégration de la société inca. On sait – nous l'avons dit – que par l'influence du milieu géographique cette société était collectiviste. Polyvalentes comme toutes les paysannes du monde, les Indiennes portaient un lourd faix dans ces travaux ruraux et artisanaux, sans compter le soin du bétail, du foyer et des enfants. Rapidement accaparées pour le plaisir des nouveaux maîtres, elles durent non seulement mettre au monde des métis, le plus souvent conçus contre leur gré à la suite de rapt, de violences ou de menaces, mais encore elles devaient effectuer pour les fonctionnaires et des curés prévaricateurs nombre de travaux, ménagers d'abord, artisanaux ensuite, gratuits et sans bénéfice pour la communauté *sapci* où elles ne pouvaient pas être remplacées par les hommes. Les villages se dépeuplèrent, les Indiens s'enfuyant dans le désert, comme Toledo s'en plaint à Philippe II. Le métissage et le latifundium évinceront à jamais l'Indien, propriétaire légal de ces terres depuis Noé, si ce n'est d'Adam (25 et 50). Tout s'enchaîne dans la pensée vindicative de Poma. On ne peut séparer les problèmes en chapitres rigoureusement séparés. Les considérations en vrac de notre chroniqueur humanisent le côté fruste de son écriture et de ses dénonciations. Partant du statut de la femme, le

lecteur est entraîné malgré lui vers des considérations générales mais toujours inspirées par sa plainte *«yanci los Yn°s se acauan»*.

Une forme préventive de génocide: la régulation des naissances et les méthodes abortives

Le statut de la femme décrété par Topa Inca prévoit les peines à infliger à la femme coupable d'un avortement prémédité. La femme sera exécutée si le fœtus évacué est celui d'un garçon, fouettée publiquement et bannie si c'est celui d'une fille (188).

L'herboristerie indigène permet fréquemment la régulation des naissances. Les ethnologues sur le terrain rapportent rarement des faits précis relatifs aux méthodes anticonceptionnelles et aux procédés abortifs. A leur décharge il faut se souvenir que la discussion publique de ces problèmes n'est entrée que depuis peu de temps dans le domaine public.

Dans son chapitre consacré aux Aymaras (*24*, in 11, vol. II), Harry Tschopik Jr. écrit que les enfants sont très désirés, qu'ils sont choyés et rarement punis. Le planning familial est inconnu, car la mortalité infantile, très élevée, est un régulateur démographique (548). Dans le même volume John H. Rowe dans un chapitre consacré à la culture inca (*22*, p. 282) écrit que les enfants étaient considérés comme un enrichissement économique et qu'ils étaient certainement très désirés. Ceci nous écarte provisoirement du début de ce paragraphe. Poma présente (209-213) le tableau de la vie des garçons de 5 à 9 ans, et des fillettes, de la naissance à 9 ans (231-234). La planche p. 227 présente une fillette de 9 ans cueillant des simples (228), emploi réservé aux filles de *picheros*, Indiens tributaires, ce qui leur évitait toute mauvaise pensée. Citons Poma dans son langage spécial: *«... este se haze para q. ne fuesen ociosos lo qual no hazen las senoras desde chica le ensena a rregalos a pecado de fornicarse...»*. On peut se demander si la défense de la vertu de ces petites filles ne témoigne pas chez Poma de quelque obsession mentale.

Ni Tschopik ni Rowe ne mentionnent donc des procédés anticonceptionnels ou abortifs. En général, les pays à démographie galopante connaissent des infanticides retardés, guerres, famines, catastrophes naturelles, épidémies, endémies. Au Pérou, à part quelques incidents politiques ou naturels, l'homme devait contrôler personnellement sa nature et était bridé par les prescriptions légales. Un problème se pose. Les Espagnols ont-ils toujours été assez nombreux, dans le XVI^{e} siècle, pour déflorer et forcer toutes les filles indiennes, pour enlever et dévergonder les épouses indiennes, pour les obliger à vivre en concubinat, comme le dit Poma pathétiquement? Peindrait-il le diable sur la muraille pour appuyer sa thèse de l'envahissement de métis? Y eut-il assez d'esclaves nègres pour donner naissance à la marée de mulâtres dont il parle en frémissant? Le problème est posé. Le dépouillement des registres paroissiaux des naissances fournira l'objet de beaux travaux aux archivistes péruviens qui montrent leur ardeur à mieux faire connaître ces problèmes juridiques et démographiques.

On a vu les peines concernant l'avortement, sous l'Incanat. L'ethnographie moderne, passablement bridée par l'hypocrisie des mœurs occidentales, peut-elle nous renseigner sur les plantes abortives ou anticonceptionnelles? Dans son article consacré aux plantes sauvages connues par les Indiens (*18*, in 11, vol. II) Claude Lévi-Strauss mentionne un seul contraceptif, le *stenomesson variegatum*. Il n'y aurait pas d'emménagogue. N. Maxwell, ethnobotaniste spécialisée dans l'étude des plantes médicinales, dit que les femmes jivaro, shipibo, witoto et conibo, utilisent la *carahuasca*, une cypéracée qui les rend stériles pendant quelques années, plante gardée secrète pour les étrangers. On perçoit le rôle important que les enquêteuses peuvent jouer, grâce à cette complicité féminine universelle...

On peut atténuer cette remarque en mentionnant Jean-Louis Christinat, de Genève. Au cours d'un entretien enregistré (*7*) il eut la bonne idée et la chance, grâce à ses relations de *compadrazgo* (compérage) acquises à Chia (Puno péruvien), d'obtenir des renseignements intéressants d'une sage-femme empirique qui peuvent aider à comprendre certaines situations de l'époque coloniale. Elle lui assura qu'un fœtus pouvait, à la suite d'une secousse, être remis en place après un faux mouvement de la mère. Une nourriture inadéquate, des coups, peuvent provoquer l'avortement. L'interruption de la grossesse, au cours des deux premiers mois, est facilitée par l'absorption d'une tisane de *marku*, l'*artemisa* espagnole, l'armoise de nos régions francophones.

Dans son étude sur les plantes curatives et mortelles, F. L. Herrera (*13*) cite dans sa liste des plantes vénéneuses la *naihua*, plante abortive, alors que le *marku* n'est utilisé qu'en cas de rhume.

Joseph Triponez, l'herboriste romand bien connu, mentionne l'armoise comme utile lors de troubles menstruels (*Trésors au bord des chemins*, Nyon, 1937). Le Codex suisse (éd. 1947) reconnaît que l'armoise, donc le *marku* quechua, est un emménagogue léger. Par ce détour dans l'espace on doit admirer cette correspondance entre l'herboristerie d'un empire non technifié comme celui des Incas et celle d'un pays hautement industrialisé comme la Suisse.

Poma prend la défense des herboristes indigènes qui connaissent la vertu des plantes qui guérissent aussi bien qu'un médecin diplômé, et aussi celle des femmes habiles à faciliter les accouchements, activités réputées illégales par les autorités (836).

En 1974, Luis A. Seggario publiait son hypothèse relative à l'usage gynécologique de deux céramiques découvertes près du Béni et qui seraient des pessaires précolombiens. L'un mesure 3,5 cm. de hauteur et 4 cm. à sa base, l'autre 2 × 2 cm. Vu leur forme, les croquis d'interprétation sont suggestifs. Les dangers présentés par le poids, les dimensions, le manque d'hygiène certain lors de leur mise en place, doivent être examinés par des médecins spécialisés, en toute objectivité (*23*).

Ces considérations paraissent nous avoir écarté de la Chronique de Poma. Elles nous aident à imaginer un climat paramédical que notre auteur ne veut pas connaître. Ferme défenseur du *droit à la vie* des petits Indiens, soucieux de ce fait de la protection de la démographie andine, il ne mentionne pas cette herboristerie qui a survécu de nos jours et qui devait certainement exister dans son *Rreyno de Piru* [11].

[11] Dans une lettre du 25 février 1978, M. Bernard Lelong, ethno-botaniste français, spécialiste des connaissances des chamans de ses amis Lamistas (Pérou amazonien) et investigateur savant sur le terrain, nous dit «il existe des anticonceptionnels comme le noyau d'avocat, mais celui-ci est

Il serait utile que les ethnologues sur le terrain se penchent sur de tels problèmes qui entrent dans les chapitres du génocide anticipé et de l'ethnocide, par diminution des vieilles valeurs en mutation.

Métis

«Y anci se multiplican muchos mesticillos y mesticillas...»
«Y no hay rremedio delos de-los pobre Yn°s anci se acauan y no hay multiplico...»

Ces deux textes extraits de la p. 578 résument la pensée de Poma devant le génocide insidieux qu'est la prolifération des sang-mêlé aux dépens de la naissance de petits Indiens. Ce génocide marginal, sans tuerie, épouvante Poma qui ne cesse de répéter sa lamentation. Deux phénomènes sont concomitants: l'ethnocide par apport d'éléments exotiques de civilisation, l'abandon du vieux culte du Soleil, le bris des hiérarchies, l'introduction de plantes alimentaires nouvelles et le génocide larvé qu'est l'accroissement des métis.

Le massacre des Huascariens fut un génocide caractérisé. Il eut lieu des mains des Atahuallpistes après la défaite des troupes légitimistes sur l'Apurimac. Garcilaso de la Vega relève en détail les horreurs commises par les vainqueurs (*9*, vol. II, pp. 376-384). Ils ont tué plus d'Huascariens que les Espagnols ne tuèrent d'Indiens.

On ne peut refuser le souvenir de ce génocide à Poma. Il faut y ajouter la mortalité indienne dans les mines de mercure, spécialement à Guancabilca (Huancavelica). A la décharge des Espagnols, il faut citer les mesures prises contre l'agression andine dont nous parlons ailleurs.

Il y eut certes des violences entraînant mort d'hommes. Il s'agit de cas particuliers et non le résultat d'une politique délibérée d'anéantissement. Les femmes violées par les latifundistes, la mise au monde de métis et de mulâtres fait que *«y anci eneste rreynose despuebla los Yn°s...»* (553).

Poma demande la ségrégation raciale pour sauver l'Indianité. Les Indiens à la campagne, les non-Indiens en ville *«... aumente yndios y deje de multiplicar mestizos cholos sanbahigos sin prouecho dela coronarreal...»* (213).

Poma refuse toute coexistence avec les *sous-produits* de la lubricité espagnole, si l'on veut raisonner comme lui.

Les maladies sociales importées appuient l'ethnocide en aidant la disparition de la race indienne non immunisée contre les maladies virales. Qu'on ajoute à la maladie étrangère l'alcoolisme et l'abus de la coca, fâcheusement démocratisée pour le plus grand dam des cocaïstes. Le vagabondage, la désertion des corvées *sapci*, corvées personnelles dans les *ayllu*, font de l'Indien un être incapable de fonder une famille saine.

Il faut y joindre la débauche féminine impensable sous l'Incanat. Tout concours à l'effacement de la race indienne. Toledo lui-même parla de *«... el peligro de los mestisos...»*

Pour éviter la débauche des Indiennes, il faudrait créer des homes d'accueil à côté des monastères pour Espagnoles. Poma présente donc une nouvelle stérilisation des Indiennes n'ayant pas atteint l'âge légal de 33 ans pour se marier (481). Décrivant les sévices infligés aux Indiennes sous couleur de catéchisation, il montre comment elles deviennent des prostituées vulgaires, bagarreuses, alcooliques, refusant d'épouser dorénavant un Indien. Poma y découvre des raisons de l'anéantissement de l'Indianité (888). Cette description suit une étonnante mise en garde aux «hippies» de l'époque, aux cheveux longs, sales, barbus, aux ongles non taillés. Il précise le traitement et les soins à leur appliquer (888). On note le désarroi de la jeunesse péruvienne devant le bris des bonnes manières de l'Incanat. La bonne société indigène est en péril.

Dès la Conquête et les premiers pillages, les Espagnols enlevèrent les filles, les déflorant *(desuirgar)* et, en cas de résistance, ils les rossaient et au besoin les tuaient. Comment ne pas comprendre les métissages (395). Un cas précis traduit la situation générale: à Lurin Huancatro, des prostituées indiennes bien vêtues, avec blouses à manches, jupes à volants (la phobie de Poma), chemises et bottines, chargées de métis, refusent toute relation avec les Indiens, ce qui pousse les hommes à l'abandon des villages et concourt à leur dépeuplement (1115). Des femmes en arrivent à dénoncer fallacieusement leur mari pour le faire emprisonner et devenir libres. Naturellement ces femmes portent les fameuses *faldines*, symbole même de l'inconduite pour Poma (1119).

Poma examine les Ordonnances de Toledo qui autorisaient le groupement de garçonnets de 4 à 6 ans, mais non celui de fillettes du même âge pour leur catéchisation. Les prêtres auraient pu en faire leurs concubines, car il arrive qu'ils aient une demi-douzaine de petits métis chez eux. Il faut à tout prix éviter la création de *«casta maldita de mestisos»* [12].

Cette caste maudite empêcherait les Indiens de se reproduire, ferait des Indiennes des femmes de mauvaise vie, irrespectueuses envers les caciques. Cette cohabitation d'Indiens et de métis est dangereuse pour la santé politique du pays *«... y quedar despoblado todo el rreyno...»*. Il y aurait même des curés qui ont vingt enfants. Poma écrit de nouveau sa plainte désespérée *«... no hay rremedio...»*.

Poma hait cette racaille. Il demande son expulsion au Chili où les Araucans menaient la vie dure aux Espagnols. Il faut au moins les parquer dans les villes car ils ont tous les vices. Ainsi seulement augmenteront les Indiens, ruraux par excellence. La femme qui mettra au monde un enfant de fonctionnaire ou de curé sera fouettée publiquement et tondue *«... yanci multiplicara los pobres Yn°s deste rreyno...»* (987). Sans céder, Poma reprend ses arguments.

Outre le génocide causé par la marée des métis submergeant le vieux fond indien, il faut ajouter à cet effet biologique l'effet psychique né des vexations, du sentiment de la défaite, du bris des structures sociales et familiales ou encore économiques, du sentiment généralisé de honte, effet psychique

dangereux car très puissant. Il y a aussi la feuille de papayer mâle, en infusion». Nous remercions notre savant ami et explorateur de ces précieux renseignements.

Après avoir énuméré le nom de quelques herbes médicinales d'usage courant, Garcilaso reconnaît franchement qu'il ne se souvient pas des nombreux autres simples utilisés par les Indiens (*9*, vol. II, p. 76). Ce n'est donc pas lui qui nous initiera aux plantes spécialisées étudiées ici.

[12] On peut se demander si des fillettes de 4 à 6 ans peuvent procréer. Ici Poma poursuivi par son idée fixe exagère une fois de plus. On peut relever *«... el habitual confusionismo del cronista...»* comme le dit si justement G. Ludeña (*20*, p. 52).

qui ne pousse pas à la création d'une famille. Pourquoi mettre des enfants au monde pour qu'ils souffrent comme nous? Le métis est l'ennemi public N° 1, Poma ne cesse de le redire.

Parmi les métis, Poma ne cite pas les enfants des dames de la haute société cuzquénienne mariées, de gré ou de force, à des Espagnols. Il ne mentionne pas Beatrice de Bustincia ou Leonora de Villacastin, pourtant deux *ñustas* (princesse de sang). La mère de Garcilaso de la Vega (né en 1539) était la nièce de l'Inca Huayna Capac, père de Huascar et d'Atahuallpa. Angelina, fille d'Atahuallpa, épousa Pizarre, l'exécuteur de son père. Une autre fille de l'usurpateur épousa en premières noces un Espagnol et en secondes noces un métis nommé Sancho de Rojas (*9*, vol. II, pp. 380-382). Il est étrange que Poma ne mentionne les métis que d'une façon générale, alors que, agnat de Garcilaso par leur aïeul commun, Topa Inca, il se tait sur ces mésalliances de luxe. Ces unions aristocratiques auraient dû exciter son courroux.

Poma est-il vraiment cousin de ces princesses? G. Ludeña (*20*) a publié quelques raisonnements fort intéressants relatifs à l'origine de Poma, sur lesquels nous reviendrons et qui corroborent nos doutes émis en 1960 déjà (*19*). On pourrait croire que Poma s'est créé de toutes pièces une généalogie royale et impériale pour se faire valoir et, en toute innocence, penser se faire recevoir par le roi d'Espagne. Rêve maladif? Un examen attentif précisera ou atténuera l'impression fâcheuse causée par l'abus de la proclamation de ses titres nobiliaires, de l'histoire de son père et de son grand-père paternel, roi du Chinchaysuyu avant la conquête cuzquénienne.

Prostitution indienne et proxénétisme

Poma se souvient de la condition de la femme sous l'Incanat. Elle était basée sur des principes puritains. Il se souvient aussi de l'organisation des mariages et de la virginité exigée des femmes jusqu'à ce moment. Poma est désespéré devant la débauche imposée aux Indiennes et surtout par son résultat, la naissance de métis et de mulâtres, l'abandon des communautés pour la résidence urbaine et donc l'impossibilité pour les Indiens de procréer normalement. Il s'agit bien d'un *génocide* marginal conduisant à la disparition de l'Indianité, avec comme corollaire, l'*ethnocide* procédant du changement des mœurs et du bris des anciennes structures familiales.

Il cite sans arrêt les abus des autorités civiles et religieuses. Il mentionne nombre de cas d'incitation à la débauche. Des femmes pèchent publiquement avec des nègres et des mulâtres (871) d'où la naissance de sang-mêlé de la plus basse classe *(cholos)*. D'autres, qui furent concubines de prêtres dont elles eurent des enfants, refusent d'épouser un Indien (622). Il arrive que des caciques vivent en concubinage forcé avec des veuves pour détourner leur héritage (631). Poma mentionne le texte de sermons prononcés par des curés arrogants qui insultent les Indiens après avoir rempli leur cure de métis et il s'indigne de voir apparaître des homosexuels *(muchachos amansebados)*, alors qu'il s'évertue à dire que pendant l'Incanat il n'y avait *ni puta ni puto* (367 et 70).

Les prêtres détournent les filles de leurs travaux collectifs des communautés *sapci* et, sous prétexte de catéchisme, les déflorent, ce qui augmente le nombre des métis, donc ce qui étouffe la population indienne... *«y anci no puede multiplicar los Yn°s»* (599). Les mœurs du bas-clergé disséminé dans les *ayllus* légitiment le pamphlet. Il ne s'agit pas de remarques anticléricales. Poma est un catholique fervent, même si parfois il se montre plus soucieux de l'ordonnance du culte que de la parole divine. Sa réaction est celle d'un homme croyant dans la pureté évangélique. On le sent souffrir des manquements de prêtres qui, malgré le caractère dissolu de leur vie, osent célébrer la messe (599). Le plus beau compliment qu'il puisse adresser à un personnage, ecclésiastique ou laïque, est *cristianissimo*.

Un Indien tributaire avait donné sa fille au curé Morua. Il en profita pour se faire nommer *curaca*, procéda à des malversations et il «aidait» les femmes enceintes (658). Morua, auteur d'un ouvrage sur la généalogie et l'histoire des Incas, publié en 1946 seulement, est une des bêtes noires de Poma.

Poma dénonce le proxénétisme indien, né de l'effondrement des groupes indiens. Trop d'Indiens et surtout d'Indiennes facilitent les rencontres entre Espagnols et Indiennes. Il vitupère contre ces *alcaguetas* (865) et il n'hésite pas à user d'un terme très cru. Des maris acceptent les relations entre leur femme et les Espagnols. Arrivé à Lima, il vit de jeunes oisifs indiens richement vêtus et trop d'Indiennes chargées de métis, avec jupons à volants et bottines, qui, même mariées, se promenaient avec des Espagnols. Une fois de plus Poma pleure sur la perte de la démographie indienne. Plus rien ne va. Il est bouleversé par ce bris des vieux principes moraux de l'Incanat. Une fois encore, le génocide et l'ethnocide s'associent pour détruire l'Indianité.

Poma reprend à son compte l'édit de Henri IV de Castille de 1469 et propose de faire fouetter les proxénètes, tels ces Indiens qui amènent leur femme, leurs filles, leurs sœurs aux directeurs de mines ou aux prêtres (614).

Aux abus des prêtres indignes et des administrateurs, il faut ajouter ceux des tenanciers des *tambos*, auberges-relais, qui exigent beaucoup de leurs servantes, qui, souvent avec l'aide de leur mère, en arrivent à se farder et se livrent à une lucrative inconduite (528).

Les Indiennes parfois ne demandent qu'à passer une vie agréable. Il faut, proposent quelques-unes, réunir des prostituées, métisses et quarteronnes, les grouper dans une maison spécialisée et «avec l'argent que nous en retirerons, nous vivrons bien, ce qui vaut mieux que d'être mariée à un Indien». Elles se proposent d'aller dans les villes dynamiques, Lima, Cuzco, Potosi (727). On sent l'émotion de Poma devant de tels projets, lui qui a toujours idéalisé l'Indienne dans ses dessins, que ce soit la gracieuse Capac Pomaguallpa, reine du Chinchaysuyu, sa grand-mère présumée (173) ou sa mère, Curi Occlo et Juana Guaman Chisque, noble dame de la bonne société (757 et 759).

Il assure que la prostitution n'existait pas sous l'Incanat. Il répète trop souvent cette affirmation en oubliant que qui veut trop prouver ne prouve rien. Garcilaso de la Vega dit que les prostituées étaient assignées à résidence hors des localités (*9*, vol. II, p. 134).

Il faut prendre des mesures draconniennes tonne Poma. Il ne faut plus qu'on assiste à des spectacles révoltants comme celui reproduit sur la planche de la page 551, qui montre un Indien remettant ses

enfants à un latifundiste, ou un rapt de fille par un Espagnol bâtonnant les parents en pleurs (pl. 868).

Où donc est-il ce bon vieux temps où la lapidation punissait l'adultère avec des variations établies selon la reconstitution de ce crime et le sexe provocateur (303)? Pourquoi ne plus voir la sainte justice de l'Incanat punir le viol ou les relations sexuelles hors mariage par la pendaison par les cheveux ou l'écrasement du ventre de l'homme par des pierres (305 et pl. 301)?

Il serait superflu de citer toutes les dénonciations des violations de la pudeur indienne, il serait inutile de rappeler toutes les planches montrant les violences subies par les Indiennes, tant ces tisseuses brutalisées par des moines que ces servantes battues par des Espagnoles ou des créoles. Il serait vain de penser énumérer minutieusement les outrages aux coutumes du *sapci* et à la destructuration de la vieille société inca, puritaine et laborieuse par obligation.

Mauvais prêtres

Catholique fervent, loyal vassal du roi d'Espagne qui a relevé la couronne de l'Inca, tombée en déshérence après la mort d'Atahuallpa, selon ses propres paroles, Poma ne peut comprendre que des prêtres puissent s'en prendre aux Indiens, alors que «... dormant, mangeant, festoyant, organisant des banquets, accaparant du bétail et des écus et faisant tant d'enfants...» (618) ils abusent l'Indien. Celui-ci s'appauvrit car les curés et les fonctionnaires accaparent les points de vente sur les marchés. Qu'on laisse l'Indien vendre lui-même les produits de son travail, naturels ou fabriqués (*chicha*, fromage, pain, etc.). L'Indien s'appauvrit tant que tout cela conduit à la disparition de l'Indianité (618).

Des femmes d'âge devraient surveiller les réunions de jeunes filles à certains jours déterminés, ce qui vaudrait mieux que de laisser les curés faire entrer librement chez eux des vierges ou des femmes mariées (798).

La tenue des livres de compte des hôpitaux laisse à désirer, car trop souvent des taxes officielles versées par des Indiens servent à entretenir des prostituées. Il serait bon aussi d'interdire aux prêtres la fâcheuse et dangereuse pratique d'envoyer dans une autre paroisse des jeunes filles et des jeunes garçons (697).

Un curé nommé Matamoros violait des jeunes filles sous prétexe de leur enseigner le catéchisme et avait une demi-douzaine d'enfants (585). La planche 573 montre un curé mariant de force un Indien et une Indienne en leur tirant les cheveux, d'autres battent de malheureuses tisseuses (pl. 657, 658, 571), une bastonnade est infligée par un Augustin alors que la pl. 596 montre un curé jouant aux cartes avec le préfet. Le dessin est si précis que l'on reconnaît les trois cartes étalées à côté des mises – soit le un et le deux d'épées et le cinq d'or. La planche 616 montre un palefrenier espagnol conduisant à Lima une demi-douzaine de métis et métisses dans des sacs de bât, enfants d'un curé du village. Une fois encore, Poma pleure sur le destin de la race indienne, car les jeunes et jolies Indiennes ne pourront plus se marier aux Indiens qui devront se contenter de vieilles. Comment voulez-vous procréer dans de telles conditions et peupler la terre? Poma s'entend prononcer ces paroles lors de l'entretien que le roi Philippe III ne pourra manquer de lui accorder (pl. 971 et texte 969 à 990) avec les questions du roi et les réponses de Poma, qui vit un rêve éveillé.

Tout au cours de sa Chronique Poma ne cesse de désigner nommément les mauvais prêtres, brutaux, colériques, pillards, autoritaires. Son objectivité laisse parfois à désirer. Nous connaissons entre autres le nom du curé Morua, dont il ne cesse de dénoncer les abus d'autorité, qui s'était montré fort entreprenant envers l'épouse de Poma (916). Poma nous fait savoir que *«... todo ami a hecho quererme quitar mi muger un flayre merzenario llamado morua en pueblo de yanaca...». Merzenario* est une mauvaise plaisanterie traduisant *mercedario*, frère de l'ordre de la Merci. Les calembours de Poma ne valent pas grand-chose; ainsi il écrit *proculadron* (*ladron* égale voleur) pour *procurador* (procureur). On comprend la haine de Poma pour le P. Morua qui avait voulu séduire sa femme et l'enlever.

Il est désespéré, lui qui prépare des prières nombreuses en quechua, souvent intraduisibles en espagnol même par les savants commentateurs de cette œuvre révélatrice.

Après avoir entendu un «terrible sermon» le jour des Cendres de 1614, il décida de descendre à Lima se plaindre à qui de droit et alors commence la longue marche de ce Don Quichotte indien (1104). Combien d'autres sermons offensants ne mentionne-t-il pas où l'Indien est insulté (620)?

Ce mépris, ces violences contribuent, dans son esprit si pieux, à imaginer les chocs, les traumatismes intérieurs qui stériliseront les Indiens et feront disparaître leur race par le désespoir et la honte de vivre sans défense et sans protection.

Collaborationnistes et métis criminels

Défenseur de la pureté de la race indienne, Poma ne peut supporter les collaborationnistes, les proxénètes et les Indiens courtisans des Espagnols, comme le louche Juan Capcha (787), ivrogne déclaré tenant en son pouvoir les quatre femmes de son village. Les hommes travaillaient en réquisition loin de ce village. Capcha offrait à boire aux bas-officiers espagnols pour pouvoir exploiter un modeste débit de vin et *chicha* (786), aux dépens des pauvres Indiens (787). Dans cette Chronique apparaissent plusieurs cas de lâcheté de certains Indiens. Il suffit de citer celui de Capcha.

Pour Poma, tout métis est un criminel en puissance. Luis de Alvio, de Cuzco (533), ne payait pas le travail des Indiens au service de son patron. Un autre métis, Diego de Mendes, poignarda au cours d'une nuit d'ivresse collective Manco Inca II, dans sa retraite fortifiée de Vilcabamba (407). Poma insiste sur le cas tragique d'Almagro el Mozo (le jeune), autre métis, qui vengea son père en assassinant Pizarre, meurtrier de son vieux compagnon d'armes.

Avec tous ces métis, comment se contenter, en cas d'absence, des deux simples bâtons entrecroisés placés à la porte, le seul épar de l'Incanat? La planche 816 montre un majordome, clé en main, près d'un coffre. Poma ne veut pas savoir que voler ne fût-ce qu'une arrobe de maïs dans un système de troc est moins rentable que prendre de l'argent dans un système de circulation monétaire.

Poma est poursuivi par une idée fixe, celle de l'absence de sentiments honnêtes ailleurs que chez les Indiens.

Bons métis, bons prêtres

Poma n'hésite jamais à se contredire. Ces inconséquences l'humanisent, le rendent sympathique, car ce n'est pas un personnage fictif inventé pour critiquer. Sa Chronique n'a rien à voir avec quelque Lettres Persanes ou avec quelque Huron ingénu. C'est un homme pas très cultivé qui s'exprime. Il hait les métis dans lesquels il voit le plus grand danger pour la race indienne. Il dénonce aussi les mauvais prêtres.

Cependant, lorsqu'un religieux donne des preuves de sa foi chrétienne, lorsqu'un métis n'est pas un sacripant, Poma les loue avec émotion. Egolâtre, il cite son frère métis, le P. Martin de Ayala, qui mena une vie exemplaire et faillit souffrir le martyre (743).

Poma dessine des images de piété dans quelques planches: c'est un directeur de mines enrichi et philanthrope nommé Juan Garcia de la Vega (743) très aimé de ses mineurs indigènes ou, encore, c'est un pauvre mineur atteint d'hydrargyrisme, si humble que le roi devrait bien connaître. S'il proteste contre l'abondance de fils de curés, il cite avec vénération le P. Beltram de Saravia (741) qui mourut pauvre et ruiné au service de ses chers Indiens, aussi modeste que le P. Martin de Ayala, qui gardait toujours les yeux fixés au sol en parlant aux femmes (609) alors que tant de prêtres et de fonctionnaires se promènent de nuit en se comportant comme des voyeurs (504).

Plusieurs vice-rois sont loués pour leurs qualités chrétiennes et Poma se réjouit sincèrement de ces vertus officielles.

S'il vitupère constamment contre les prêtres indignes qui déshonorent le christianisme par leur lubricité, leurs exactions et leur comportement inadmissible, il est plein de respect pour les Franciscains et les Jésuites et n'hésite pas à dire que si les Augustins, les Dominicains, les Frères de la Merci se conduisaient comme les Franciscains et les Jésuites, aucun ne retournerait en Castille avec des richesses et autres biens (479). Cette assertion contredit quelque peu celle de l'archevêque et historien de Quito, Mgr Federico Gonzalez, qui, en 1916, déclarait que les réguliers avaient pillé l'Amérique espagnole, mais que si les pères accumulèrent des richesses, les Jésuites les surpassèrent de beaucoup dans ce domaine... (*8*, p. 131). Poma voue aux Enfers ces chrétiens indignes qui se sont enrichis avec la sueur des pauvres Indiens (1122). Ici, Poma rejoint Toledo par cette expression souvent répétée.

Protection sanitaire des Indiens dès la Conquête

Des mesures de protection sanitaire de l'Indien avaient été prises dès la Conquête pour son bien, ce que Poma ne mentionne que peu explicitement.

Dans son article consacré à la protection des Indiens dans l'empire colonial espagnol (*10*), Elisabeth Gerdts-Rupp cite la *Recopilación*, soit le recueil des lois coloniales. Sous Loi 2, datant de 1580, inspirée par Las Casas, on lit: «que les Indiens de la région froide ne doivent pas être transplantés dans la région chaude et inversement, car la différence du climat est très nuisible à leur santé et à leur existence».

Alonso Borregan, modeste soldat de la Conquête, avait sollicité l'autorisation d'exploiter les *huacas* de la vallée de Chinchas et de Pisco. Par sa lettre du 6 novembre 1562, le vice-roi Diego Lopez de Zuñiga y Velasco, comte de Nieva (1561-1564), l'autorise à effectuer ses fouilles sous réserve de ne faire travailler que des Indiens voisins, modérément, les rétribuant avec considération. Il interdisait le recrutement éloigné pour éviter toute atteinte à leur santé (*5*, p. 105).

Dans son rapport de gestion, Andrès Hurtado de Mendoza, marquis de Cañete, 3e vice-roi (1556-1561), parlant de l'Inca, maître naturel de ces terres, déclare l'avoir renvoyé à Cuzco, car les Indiens de la montagne meurent généralement dans les terres basses. Sollicitude d'autant mieux placée qu'elle le libérait d'un oppositeur possible (*4*, p. 63). Toledo, 5e vice-roi (1569-1581), tint compte aussi de ce que récemment le Dr Monge, de Lima, définissait *d'agression andine*, c'est-à-dire les troubles dangereux provenant d'excessives différences d'altitude. Dans son rapport de gestion il écrit qu'il fonda deux collèges, l'un à Cuzco, l'autre à Lima, pour former des fils de caciques aux affaires administratives. Poma s'effarouche devant ces deux écoles, car il se pourrait que des fils d'Indiens tributaires arrivent à accéder à des postes officiels. On voit par ces quelques citations les égards qu'eurent de très hauts personnages pour protéger l'Indien, parfois contre lui-même, exemple qui ne fut pas toujours suivi par les particuliers.

Cette agression andine explique les échecs militaires subis par Topa Inca et Toledo dans leurs guerres contre les Chiriguanos, Indiens du Chaco (quolibet signifiant fumier froid), dans le bassin du Río Béni, l'ancien Amaru mayu. Elle explique aussi les terribles souffrances éprouvées par les Paraguayens et les Boliviens lors de la guerre du Chaco (1932-1935). La mortalité indienne augmente avec l'envoi d'Indiens prestataires dans les régions à coca native, terres chaudes inadaptées pour ces hommes de climat frais (573).

On ne peut s'étonner de cette sollicitude envers les Indiens; souvenons-nous que l'instruction de 1593 de Philippe II déclare que les ouvriers des fabriques et des fortifications travailleront huit heures par jour, quatre le matin, quatre l'après-midi, compte tenu de l'insolation, pour préserver leur santé.

Ces préoccupations sociales et médicales montrées par un tel souverain, décrié par l'Histoire pour sa dureté politique, éclairent le XVIe siècle terminant et permettent alors de mieux comprendre le climat moral qui dirigea les décisions humanitaires des vice-rois du Pérou relatives aux problèmes posés par la mutation économique des Indiens.

Génocide et violation des idées généreuses en faveur des Indiens

Lewis Hanke (*12*) a tracé un tableau précis du heurt des conceptions concernant le système de gouvernement dans les régions conquises, spécialement en Amérique. Cet ouvrage doit être consulté par tous ceux qui sont intéressés par le XVIe siècle espagnol exotique.

Rome, Madrid et Séville ont toujours eu des idées élevées, mais le respect des lois est rare dans les cantons éloignés de la métropole, même dans les Etats les plus policés. En 1504, Isabelle la Catholique sur le point de mourir donnait des

instructions pour le respect de l'Indien. Les Lois de Burgos (1512) accentuèrent cette tendance amicale. En 1514, le roi proteste contre l'enlèvement des femmes indiennes. Par ses bulles de 1537, *Veritas Ipsa* et *Sublimis Deus*, le pape Paul III humanise l'Indien considéré jusqu'alors comme un animal. Charles Quint prend leur défense en 1526 et la Royale Cédule de Philippe III (1601) exige un bon traitement des Indiens. Juan Comas (*8*) a dressé un tableau détaillé des mesures prises par le gouvernement royal et l'Eglise en faveur des Indiens. Comas, anthropologiste mexicain de réputation mondiale, ne peut être accusé d'hispanolâtrie ou de cléricalisme.

Cortès lui-même écrit à Charles Quint le 3 octobre 1524 pour se plaindre de la conduite des prêtres licencieux et de la mauvaise qualité des immigrés. On comprend aussi mieux l'attaque menée au Concile de Lima en 1583 contre «les ministres de Dieu qui se font des bourreaux des Indiens» (*8*, p. 129). Il faut aussi se souvenir que la *Real Provision* du 30 avril 1492 accordait l'amnistie aux criminels qui émigreraient avec Colomb et encore de la *Real Cedula* du 22 juin 1497 émise par la Couronne d'Espagne disant que tous les prisonniers, sauf ceux accusés d'hérésie, verraient leurs peines remises s'ils se rendaient en Amérique. Cortès se plaint de la pègre immigrée. En 1521, Séville était un repaire de criminels désireux de se rendre au Mexique, selon le P. Cuevas (*8*, p. 143).

Dans de telles conditions, on peut s'étonner que si peu d'Indiens aient été tués au Pérou. Ils observèrent les batailles livrées au cours des guerres civiles par des armées lilliputiennes entre Pizzaristes et Almagristes. Ils voulurent vivre hors de ces menées politiques. Ils ne purent cependant échapper au sort des vaincus de cette époque. Eux-mêmes avaient été très durs envers leurs adversaires battus et conquis, ce qui n'excuse pas la violation constante des droits humains les plus élémentaires par de trop nombreux Espagnols. Lors de leurs campagnes en Equateur, commandées par Huayna Capac, ils massacrèrent tous leurs opposants (72). Pour Poma, la sauvagerie des Indiens d'avant l'ère historique paraît toute naturelle, «sac, viol et esclavage» (64). Les sires de Cuzco obligèrent les vaincus à abandonner leurs cultes locaux et à vénérer le Soleil. Ceci paraît logique et normal à Poma, tout comme le viol et le rapt des filles paraissaient légitimes aux Espagnols. Les conversions obligatoires au catholicisme avaient donc un précédent créé sous l'Incanat. Les planches 147 (énucléation d'un roi Colla) et 153 (le dauphin Topa Inca remettant la tête d'un Aymara à son oncle, le généralissime Yupanqui) démontrent l'absence de sentiments pacifiques de ces siècles de formation de l'empire. On ne peut cependant absoudre les Espagnols des crimes dénoncés par Poma. Plus qu'actes de guerre ou de génocide délibéré, mais exécutions arbitraires (pl. 557, pendaison d'un cacique) ou supplices conduisant à la mort (pl. 525, pendaison par les pieds et fustigation de mineurs). Le dégoût de vivre dans de telles conditions, les humiliations constantes, tout concourt à créer un climat de neurasthénie, conduisant à la mort lente de l'Indianité. *«Yanci los Yn°s se acauan»* pour citer une fois encore la plainte perpétuelle de Poma.

Dans son rapport de gestion à Philippe II, Toledo rapporte que la justice royale était peu crainte jusqu'à son arrivée. Les pauvres Indiens ne pouvaient jamais l'obtenir (*4*, T. 1 Chap. VIII).

Epidémies

Poma ne se rend pas compte que les maladies infectieuses importées – sans le vouloir – par les Conquistadores détruisent plus facilement la race indienne non immunisée que les erreurs d'appréciation de la culture péruvienne.

Il cite la mort de Huayna Capac, le dernier grand Inca (1527) *«... murio en la ciudad de tumi de pistilencia de saranpion birguelas...»* (il mourut... de rougeole et de petite vérole) (114).

Il est précis pour une fois au point de pouvoir dater la propagation d'une épidémie de peste bubonique ou de typhus en 1589 et de grippe la même année, comme l'écrit Wachtell (*25*, 148-149). Poma dit *«... y ubo una pistilencia de saranpion y uirguelas y tauardete adonde ubo mucha muerte en estro rreyno y falta de comida...»* en indiquant au début de sa page 465 que le vice-roi était *el conde de uillar don fernando de torres y portugal.* Très précis, comme à l'accoutumée, Wachtell place ces épidémies sous le proconsulat de Villar (entre 1585 et 1590). Pour une fois, Poma est exact dans sa datation.

Poma mentionne des *pistilencia* d'origine divine sous l'Incanat (p. 266), spécialement celles qui accompagnèrent l'éruption du Misti (Arequipa) qui se compliqua d'une famine et d'une sécheresse de dix ans, ce qui causa une grande mortalité.

Il faut donc ajouter à ces catastrophes autochtones la diffusion de la variole apportée aux Indes par un seul matelot de Cortès [13].

Efforts du vice-roi Francisco de Toledo (1569-1581) pour améliorer le sort des Indiens

Quoiqu'il ne s'agisse dans cette étude que d'une analyse des principes de base de Poma et non d'une étude exhaustive sur la condition indienne au XVI[e] siècle, il a paru utile de présenter le point de vue espagnol. Le rapport de gestion de Toledo est intéressant (*4*, vol. 1, pp. 71-139). Le rapport de ce grand seigneur libéral et autoritaire, la bête noire de Poma, mérite l'examen. On y lit par exemple: «... trop de frères et de prêtres s'occupaient à s'enrichir sur leur dos...» (p. 72). «Les prêtres avaient des cachots, des ceps et des hommes de main pour les saisir et les châtier...» (p. 72). «Les vice-rois et les fonctionnaires devraient avoir le pouvoir de refréner les abus de ces prêtres trop impérieux» (p. 73). «L'ignorance des langues indiennes de trop de missionnaires» (p. 74). «Les évêques des Indes prétendent avoir votre dispense pour circuler avec trop d'or obtenu par fraude» (p. 77).

Mentionnons quelques-unes des vexations infligées aux Indiens, en citant plusieurs planches de la Chronique. Un juge monté retient un Indien par le pan de son poncho et l'insulte dans une «bulle» (519). Un curé furieux piétine un Indien (538). Une femme créole tire les cheveux d'une servante indienne agenouillée et la frappe avec un pot (540). Un voyageur espagnol frappe à coup de pied un porteur indien chargé d'une malle, agenouillé devant lui (527) [14]. Un curé donne un coup de

[13] Jérôme Klein. *La malédiction de Cortès*, Santé du Monde, organe de l'OMS, Genève, février-mars 1975, pp. 30-33.

[14] Cette planche illustre la note sévère du P. Agias (*8*, p. 153) commentant en 1604 la célèbre *Real Cedula* signée par Philippe III le 24 novembre 1601. Il dit entre autres «... il

pied dans le ventre d'une Indienne enceinte (576). Ces quelques exemples prouvent que les Indiens ne bénéficiaient pas des ordres d'Isabelle (1504), des lois de Burgos (1512) ou des prises de position charitable édictées par les rois.

Toledo évoque aussi le problème crucial, la répartition des terres aux nouveaux colons et la présentation de titres de propriété (p. 86). Il est dur pour les caciques qu'il accuse d'exploiter le pénible travail obtenu par la «sueur des Indiens». Toledo ne comprend rien à l'ancien système de transmission de bas en haut puis de haut en bas (par l'intermédiaire des caciques) des biens produits par les Indiens et voit dans la remise aux caciques un accaparement par les roitelets locaux – parfois concevable – mais qui résulte de la survie locale de l'ancien système de l'Incanat.

Il connaît bien ces montagnards procéduriers comme tous les montagnards. Il propose l'assistance judiciaire pour éviter la ruine des individus et des communautés (pp. 90-91). Il prétend que les Indiens passent leurs loisirs en *taquis* (chants), bals et ivresse collective. Il ne peut comprendre que, travaillant durement, l'Indien a besoin de dérivatifs.

Toledo demande l'augmentation des salaires indiens et l'assurance de leur paiement pour éviter l'enrichissement illégal des patrons espagnols. Il demande aussi la péréquation des corvées personnelles (celles des mines spécialement) pour éviter le dépeuplement massif, quoique saisonnier, de régions peu habitées (p. 91). Il demande la mise publique des terres sollicitées par les Indiens. On pourrait lire entre les lignes son désir de leur accorder la préemption lors de ces enchères publiques. Il parle encore de l'abondance de la nourriture amassée par certains personnages grâce à «la sueur des Indiens» (p. 94).

Il s'agit d'un rapport officiel. Chacun connaît la prudence à observer en lisant tout Livre blanc ou vert. Poma a connu les Ordonnances de Toledo de 1572, lues publiquement partout par le crieur officiel. On peut parfois se demander si plusieurs pages de la Chronique ne sont pas un *Contre-Toledo*, ce vice-roi réalisateur de réformes que Poma, modeste fonctionnaire-interprète, ne peut que rêver.

Le conflit Poma-Toledo

Dans son rapport de gestion adressé à Philippe II, (*4*, 71-106), Toledo mentionne la survivance des règles de succession des caciques et se plaint de ce que les nouveaux caciques, chrétiens ou non, n'avaient aucun scrupule à s'en tenir aux lois désuètes de l'Incanat. Il sera difficile de supprimer ces droits périmés *«... y hasta que se vayan acabando los viejos que hay y estan endurecidos en su mala opinion y idolatria...»*. Il demande alors que des jeunes gens, qui, selon le droit inca ne seraient pas dignes de devenir caciques, soient au contraire habilités à remplir cette charge, à condition d'avoir été élevés chrétiennement *«... y que entren los mozos instruidos y doctrinados en nuestra fe criados en los colegios que quedaron ordenados...»*.

Dans une lancée libérale, qui en réalité dissimule sa politique de bris des structures aristocratiques de l'Incanat, Toledo tient compte de la qualité d'hommes qu'ont les Indiens. Il se base sur les Bulles *«Veritas Ipsa»* et *«Sublimis Deus»* du 9 juin 1537 du pape Paul III accordant une âme aux Indiens et condamnant leur esclavage. Il propose alors la convocation de ceux-ci dans les Cabildos pour élire alcades et alguazils sous le contrôle du préfet, comme nous venons de le dire antérieurement (*4*, p. 89).

Un fossé sépare cette vision progressiste, selon le terme actuel, des vieux principes chers à Poma, qui accepte sans discuter la ségrégation sociale dans la répartition des postes officiels. *«... q. no se elexia hombres pobres q. nosea dela casta prencipal aunque fuese auil y suficiente ni rrico porq. la alteza y rreajeza y magd, no puede comunicar con hijos de pobres picheros y los senores fueron uajos y la magd del Ynga fuera menos preciado nunca hablaua yndio o yndia pobre q. traya lengua y asesor para oylle...»* (365).

Nous avons déjà fait allusion à cette distance prise par l'Inca pour ne pas avoir affaire avec des roturiers et au fait que peut-être la noble généalogie de Poma répondrait au désir de ne pas se faire évincer lors d'une requête en audience à Philippe III, l'Inca légitime selon lui.

Ce conflit Poma-Toledo nous a un peu entraîné hors de notre sujet. Il fallait insister sur une des nombreuses faces de leurs positions contradictoires. Toledo, vice-roi intelligent et subtil, a fait promulguer des ordonnances allégeant le vieux droit inca, tombé en désuétude dès l'occupation, quoique devenu coutumier dans l'ancienne société. Poma ne veut rien entendre de ces modifications.

Son parti pris, mieux sa hargne contre Toledo est matérialisée par la joie sadique avec laquelle il raconte la disgrâce du vice-roi ordonnée par Philippe II, car Toledo avait fait exécuter le jeune prétendant Topa Amaru (452 et pl. 451), malencontreusement mis en avant par des contestataires malgré son jeune âge et son innocence. Poma dessine Toledo mourant de honte et de mâle rage dans son château après que Philippe II eut refusé de le recevoir, lui, l'assassin d'un roi. Ici, Poma n'est pas logique avec lui-même, car il avait vivement condamné la révolte de Manco Capac II et de ses troupes, après leur sortie du repaire fortifié de Vilcabamba (452 et pl. 458).

Toledo n'a pas persécuté Poma. Il ne le connaissait pas et l'a donc ignoré, ce qui fut pire pour le modeste interprète officiel itinérant que fut notre chroniqueur.

La fuite des Indiens

Dans son compte rendu de l'enquête ethnosociologique de 1572, Toledo déclare n'avoir eu aucun contact avec les Indiens réfugiés dans les punas, les montagnes et autres lieux inaccessibles, par haine des Espagnols. Cette observation confirme les nombreuses allusions de Poma relatives à la fuite des Indiens. Ici, les deux opinions se confirment.

Poma est-il défenseur des Indiens ou de l'Incanat? Son texte permet toutes les suppositions.

Il s'adresse au roi: s'il veut voir augmenter le nombre des Indiens, qu'il bannisse les prévaricateurs de chez les Indiens (977). Des villages peuvent augmenter en population, d'autres peuvent devenir des ruines au point de voir mourir tous les Indiens. Il a vu des villages qui fournissaient 2000

n'est pas raisonnable que les charges habituellement réservées aux animaux soient placées sur les épaules maigres de ces hommes... ce qui fait mourir beaucoup de monde...».

soldats aux armées de l'Inca et qui, aujourd'hui, ne comptent plus que 15 hommes aptes au service militaire, car on ne leur fournit pas de semences et surtout, ils ne bénéficient pas de titres de propriété (977).

Que le roi fasse arrêter par sa police les Indiens absents de leur lieu d'origine, qu'ils les envoie aux mines et sévisse durement s'ils sont marrons *(cimarones)*, vagabonds ou orphelins ou encore étrangers. Ils ont sûrement quitté leur résidence légale à cause de leurs vices (978).

Toledo écrit *«... uejaccion que los naturales han rrecibido...»* (*17*, tome I, p. 59). Poma engage le combat contre les persécuteurs des Indiens. Les Indiens sont terrorisés par les vexations des caciques en état d'ivresse (773). Un témoin de qualité, Luis de Velasco, vice-roi (1596-1604), relate que les Indiens s'enfuient à cause des abus de travail imposé. Plus loin il déclare que les conditions de travail dans les mines de Castro-Virreina et le forage déciment les Indiens: *«... todas estas causas pedian que se despoblasen...»* (*4*, p. 80). Or, le XVI^{e} siècle ignorait tout des questions sociales. Que de grands seigneurs soient frappés par la condition misérable des mineurs démontre la gravité des conditions de travail *«... aqui enfermaban y morian...»* (ici ils tombaient malades et mouraient) (*4*, p. 112).

Les Indiens s'enfuient car ils sont pressurés par des corrompus et déprimés moralement par les souffrances de leurs femmes (880). Il arrive que des Indiens soient indûment envoyés aux mines et que pendant ce temps leurs femmes deviennent des prostituées. A connaître leur infortune, les Indiens abandonnent leur village et n'y reviennent plus (880).

Trop souvent l'Indien doit travailler illégalement. S'il proteste, on lui enlève sa femme et ses enfants, également pour leur faire faire des travaux, des prestations non motivées. Il est écœuré par ces dénis de justice, par la gratuité de ses efforts; exploité par les prêtres et les fonctionnaires, il souffre de voir son activité retirée des travaux de la communauté *sapci*. Il s'en va, laissant le royaume dépeuplé (879). Il s'enfuit encore lorsqu'il est victime par les curés du vol de sa femme et de ses biens. Souvent, les curés sont si agressifs qu'ils se font personnellement justice et abusent des Indiens et des Indiennes pauvres, parfois avec l'appui de la force publique. De là procède la fuite épouvantée de la population (588).

Les corregidores pillent les Indiens *«... yanci destrue eneste rreyno alos pobres Yn^{os} y no ay rremedio...»* (705). L'Indien répudiait sa femme lorsque celle-ci lui confessait avoir été violée par le curé local, car ceci est un pas vers l'affaiblissement démographique. Par peur du curé, les Indiens cachaient ou tuaient leur enfant...» (612). La perte n'est donc pas due seulement à la naissance de métis, mais à l'infanticide familial. Une fois encore, Poma, quoique bon catholique, accuse la conduite des Pères, qui, dit-il en exagérant sans doute, ont jusqu'à vingt enfants (615). Parfois, l'avortement naît de mauvais traitements *«... y se muere el dho Indio o la dha Yn^{a} o mal pare* (avorte)...» (602).

Les ordonnances de Toledo incitent les Indiens à fuir (446). Les latifundistes opprimeront les Indiens et les femmes seront séduites: *«... como seadeperder la tierra porellos... y como se perdera la tierra y quedara solitario y despoblado todo el rreyno y q. muy pobre el rrey...»*. Poma ne manque jamais l'occasion de montrer au roi les pertes financières dont souffrira le Trésor royal avec la disparition des Indiens laborieux. Plus encore que les vexations physiques, l'expropriation des terres est un danger mortel pour la vie sociale, mentale et économique de l'Indien, déjà démoralisé par les faveurs économiques officielles accordées aux prostituées (556). L'accaparement des vivres par les curés, l'abandon à leur sort des pauvres et des malades favorisent le dépeuplement des villages (575), tout comme les cruautés commises par les latifundistes. Ils font sans cesse des procès aux Indiens, les font pendre et les évincent de leurs terres (558). Le regroupement des villages dans des lieux choisis par les technocrates de Lima est aussi une source de réclamations indiennes examinées ailleurs.

A la suite de ces dénonciations, Poma rêve qu'il est en présence de Philippe III, auquel il expose ses projets utopiques. «Philippe III *Ntro Sor. SCRM y rrey don phelipe el terzero de espana*» (Notre Sire et Sacrée Catholique Majesté royale, D. Philippe III d'Espagne) (453) est le successeur légitime de l'Inca. Ailleurs, dans la légende de la planche consacrée à Potosi (1057), Poma insiste: *«... nro Sor. rrey don Phelipe el terzero...»*. Lui, Poma, prince indien, est la seule personne capable de régir le royaume en l'absence du roi . Il expose donc ses projets à un souverain visiblement intéressé de par la qualité des questions auxquelles répond Poma, très à l'aise. Pour obtenir un peuplement normal, il faut laisser la terre aux Indiens, supprimer les fonctionnaires, respecter les femmes (972). Emu par le sort tragique des mineurs mourant de l'hydrargyrisme dans les mines de mercure, soumis à des excès de travail, devenus les esclaves des exploiteurs miniers, les effets du climat, le roi apprend avec émotion que, dans de telles conditions, dans vingt ans il ne restera plus un seul Indien. Ce qui survit dans les villages sont des vieillards et des femmes âgées incapables de procréer, ce qui oblige les anciens à se contenter de femmes sans séduction (974). Lorsque de jeunes femmes mettent au monde un vrai bébé indien, on la sépare de son mari et plus tard, par la force des choses, elle accouchera d'un petit métis (975).

Poma propose au roi une enquête sérieuse (991) sur les causes du dépeuplement indien. Assez rusé pour éviter de se présenter en exalté, il décrit dans ce que l'on pourrait nommer son *Baedeker péruvien* (996-1093), les citadins, Espagnols et autres étrangers comme des gens fort honorables, alors que les Indiens campagnards forment véritablement l'ossature du royaume. Poma est mentalement un vassal de l'Inca. Il est donc d'accord que chaque Indien travaille, dans les formes légales, pour le bénéfice du roi d'Espagne, Inca par succession légitime.

Rétablis dans leurs biotopes conquis sur la Nature, assurés de la possession de leurs terres, gouvernés par une administration efficace, honnête en plus, les Indiens, inscrits sur le rôle des travailleurs après un recensement objectif, seront un facteur de production pour le plus grand bénéfice de Sa Majesté et de l'Eglise. Ces conceptions apparaissent à la page 975, qui résume plus ou moins clairement des détails présents dans toutes les pages de l'histoire de l'Indien d'après la Conquête. On a ici le fond de la pensée politique et économique de Poma. L'ordre inca subsiste et l'Indien accepte ses prestations personnelles pour l'Etat. Ainsi il pourra se multiplier dans la paix et la joie. Si Poma a mentionné le nombre des princes

royaux, légitimes et bâtards, il n'avait jamais fait allusion aux familles nombreuses des loyaux vassaux de l'Inca. Il écrit avec enthousiasme *«... y q. tengan muchos hijos para el seruicio dedios y de V. corona real...»* (981). On sait que le travail dans les mines est mortel pour l'Indien. Poma y fait sans cesse allusion, tant dans ce chapitre utopique que dans la description de la vie tragique de l'Indien.

Lorsque les Indiens seront réintégrés dans leurs propres villages, ils augmenteront pour le service de Dieu et du Roi. Nul Indien ne vivra plus dans les villes ou en maison espagnole. Il sera libre de servage et le juge punira ceux qui ne voudront pas revenir au village. Devenus serviteurs des Espagnols, les Indiens acquièrent vite leurs vices et seront bientôt des criminels (853).

Poma se fâche. La fin de la page 960 est une vigoureuse protestation, irréfutable et applicable à tous les occupants: «Nous voyons que les Indiens sont de bons et humbles chrétiens. Si on leur supprime leurs vices et l'ivresse de la *chicha* et du vin, la mastication de la coca, y compris leur paresse, ils seraient des saints. S'il advenait que vous autres fussiez un Indien qu'on charge comme un cheval, qu'on vous fasse marcher en vous bâtonnant, en vous traitant de bourrique, de chien, de porc, de bouc ou de démon, qu'on vous enlève votre femme et vos filles comme aussi toutes vos terres et vos plantations avec si peu de crainte de Dieu et de la Justice, que diriez-vous, chrétiens? Il me semble que vous nous mangeriez vifs et que vous ne seriez pas contents encore...» [15].

Conclusions

Les remarques et notations de hauts personnages officiels, vice-rois, généraux, missionnaires, appuient souvent la pensée de Poma. Ils ont vu de près les dégâts insensés commis dans l'âme et le physique des Indiens par des actes de force inadmissibles. Il était juste de présenter ces avis officiels étayant les thèmes chers à Poma. L'indianité se meurt, bientôt l'Indianité sera morte! Le cri d'angoisse de notre chroniqueur touche le lecteur qui ne peut éviter de prendre parti, alors qu'il sait que la marche vers l'abîme est arrêtée.

La permanence de plusieurs éléments de la vieille culture inca, allant du *compadrazgo* (compérage), structure sociale de premier chef, à l'usage encore vivant de la *taclla* (bêche à pédale), outil agricole typique de l'Incanat, démontre que des traits essentiels et vigoureux de cette culture vivent toujours. La présence de types humains si proches des traits de la céramique prouve que Poma s'est alarmé à tort. La langue quechua vient d'être officialisée par la loi 21156, avec six variations locales. Des grammaires et des dictionnaires pour chaque canton linguistique paraîtront sous peu. Si l'espagnol reste la langue officielle, le quechua devient la langue nationale, tout comme le guarani l'est au Paraguay. La réforme agraire est en marche et la dévolution des terres aux Indiens est légalisée.

Aujourd'hui, tranquillisé, Poma, visionnaire et précurseur, écrirait *«Yanci los Yn°s nosean acauado»*.

[15] Dans cette apostrophe dirigée aux oppresseurs les Indiens sont dits *chrétiens* au sens réel du terme et *chrétiens* à la fin de la citation veut sans doute signifier Espagnols. Voir nos notes 4 p. 24 et 17 p. 43.

Appendice

La lecture minutieuse de la Chronique soulève parfois des doutes qu'il serait utile de dissiper. Cette tâche appartient aux historiens péruviens. Il s'agit de la personnalité juridique de Poma, de son origine, de sa date de naissance – celle du décès importe moins –, de la confection de la Chronique. Il faut savoir si l'exemplaire publié par Paul Rivet en 1936 est bien unique ou s'il est permis de supposer l'existence de copies écrites par Poma ou par des tiers.

Poma revient à son village (1094) de Sutunto, dans la province de Andamarca. Il déclare avoir 80 ans. Six lignes plus loin, à la page 1096, il avoue avoir 88 ans. Suivant G. Ludeña (*20*), qui connaît fort bien son sujet, nous avons vérifié le fac-similé de Rivet. Le scripteur n'était pas très sûr de lui à cet endroit, car une demi-douzaine de ratures maculent la partie supérieure de cette page. Tout comme G. Ludeña, nous estimons que 88 a été mal corrigé et nous restons aux 80 ans avoués (1094). Il avait servi le roi pendant trente ans. Il revint pauvre et déguenillé. Voyant les dégâts causés par l'incurie espagnole, il réunit les Indiens et protesta (1097 et 1098). Il déclare avoir agi ainsi en sa qualité de cacique principal. Il exigea la dévolution de ses propres biens séquestrés. Il fut convoqué par le corregidor Ju° de León Flores en présence de l'ancien corregidor Pedro Lopez de Toledo (1098-1100). Le juge refusa de lui rendre ses biens et l'expulsa de la province *«... y le echo dela prouincia...»*.

G. Ludeña publie (*20*, pp. 207-210) la teneur d'un jugement prononcé contre Poma à Guamanga le 18 décembre 1600 par le licencié Gaspar de Alonso Rivero, adjoint au corregidor et juge-maje de cette ville et juridiction. Le juge traite Poma de menteur car, après enquête, on apprit qu'il se nommait Lazare, qu'il était un Indien de basse classe et non un cacique comme prétendu. Les considérants du jugement sont durs. Non seulement il fut débouté de ses prétentions immobilières infondées, mais encore admonesté pour usurpation de titres et qualités et usage de fausse identité. Il fut condamné à une amende et banni pour deux ans de la ville de Guamanga avec l'avertissement qu'en cas de rupture de ban il serait passible d'une peine sévère. Il prétend avoir voulu descendre à Lima en cette occasion, alors que lui-même écrit que c'est en 1614 qu'il se rendit au siège du gouvernement (1094-1095).

S'il s'agit de la même mésaventure, malgré les noms différents des magistrats, elle aurait eu lieu en 1600, ce qui fait que Poma l'octogénaire serait né en 1520. Une fois de plus nous sommes en pleine confusion.

La plus ancienne date citée est 1600 (617) alors qu'il dénonce un prêtre de Tiaparo, province de Aymaras, dont les activités avaient dépeuplé le village. Une autre date figure sous «160» (882), sans préciser l'année de cette décennie. Il est donc curieux de voir que la date la plus ancienne correspond à celle du jugement publié par G. Ludeña. On avait déjà vu le nom de Poma mentionné à titre de greffier sur un acte judiciaire du 21 janvier 1595. Nous restons perplexe devant la présence, dans cet acte, des dates du 17 décembre 1637 et du 22 avril 1602.

Autre chose étonnante: la lettre que Poma aurait envoyée de Guamanga le 14 février 1615 à

Philippe III (*20*, p. 193). Il avoue 80 ans à ce moment. Il serait alors né en 1535.

Nous disons plus haut qu'il revint déguenillé dans son village, à une date que l'on peut arbitrairement fixer à 1600. Il déclare être revenu loqueteux alors qu'il avait l'habitude d'être vêtu de soie. Il aurait été interprète au service des cadres supérieurs du royaume, des vice-rois, des auditeurs, des évêques, des présidents, etc. *«... ceruiiendo delengua...»* (711). Ses fonctions, quoique modestes, exigeaient une tenue correcte. Comment a-t-il pu perdre sa garde-robe luxueuse? Il a été trente ans au service gouvernemental. Il dit aussi que pendant trente ans il s'est mêlé au petit peuple pour connaître ses besoins. Devons-nous additionner les trente ans de fonctionnariat et les trente ans d'enquête sociale? On peut supposer que le contact avec de pauvres justiciables cités pour des délits mineurs, passibles des tribunaux de simple police, est à la base de sa connaissance de la misère indienne. Il ne faut pas oublier que l'interprète prend inconsciemment parti pour ses «clients» au bout de quelque temps, surtout dans les petites affaires que Poma voyait se juger devant lui. Il se nomme lui-même *Indio ladino*, soit Indien hispanophone. Ses déplacements proviendraient-ils de mutations administratives? Tout ceci ne peut qu'apparaître dans le dépouillement patient d'archives péruviennes dans un rayon pas très éloigné de Guamanga, car son *Baedeker* prouve qu'il ne connaît pas beaucoup son *Rreyno de Piru* et que ses renseignements sont le plus souvent stéréotypés.

Un autre point délicat réside dans sa filiation. En 1960, nous avons examiné son état civil avec attention (*19*). Il ne peut satisfaire à un interrogatoire judiciaire, il ne peut contenter une interrogation administrative. Les notions élémentaires de parenté lui sont étrangères. Il parle du roi Don Carlos et de ses deux fils Philippe II et Philippe III. Il confond grand-père et arrière-grand-père en parlant du Capac Apo Guamanchaua, roi du Chinchaysuyu conquis par Topa Ynga (pour conserver ici son orthographe). Il se dit prince de par le mariage du fils du Capac Apo et d'une fille de Topa Ynga, gage d'une alliance politico-matrimoniale courante au Pérou. Garcilaso de la Vega précise que l'Inca donnait dans de tels cas une fille née dans son harem et non une fille du Soleil (*9*, vol. II, p. 40). Pour Poma, ce qui compte, c'est le rang de Topa Ynga et non la bâtardise de sa mère.

Topa Inca régna de 1471 à 1493. Prenons une date arbitraire pour la conquête du Chinchaysuyu, soit 1480. Selon la loi de l'Inca tout mariage était interdit avant l'âge de 33 ans. Si nous voulons rester dans le légalisme le plus étroit, le père de Poma et sa fiancée seraient donc nés en 1447! Il est difficile de penser que des fiançailles juvéniles auraient précédé le futur mariage du prince Martin Mallq. avec l'aimable otage de l'alliance nouvelle [16].

Si les parents ont dû obéir à l'ordonnance de Topa Ynga, Poma, qui déclare à Philippe III qu'il a 80 ans en 1615, serait né en 1535, alors que ses parents avaient (théoriquement) 88 ans. On voit que Poma a sauté une génération. Comment ose-t-il se plaindre alors que les Indiens n'ont plus envie de procréer quand on ne leur laisse que des vieillardes de plus de 50 ans? En 1587, Martin de Ayala, son père, aurait eu 140 ans. Comme Poma nous dit que ses parents passèrent les dernières années de leur vie employés à l'hôpital de Guamanga, le chef du personnel de cette maison aurait engagé des centenaires pour effectuer les nettoyages et s'occuper de l'économat (746). Poma prétend que pour avoir sauvé la vie au capitaine Luis de Avalos de Ayala à la bataille de Huarina qui eut lieu en 1547, son père aurait reçu comme récompense le droit de se nommer Ayala. Or, G. Ludeña, toujours minutieux, nous dit que le capitaine Ayala n'est arrivé au Pérou qu'un an après la bataille de Huarina, ce qui infirme le récit de Poma. Puisque le père de Poma et sa fiancée, Curi Ocllo, furent mariés vers 1480 (ce qui est une gageure), le fils métis qui devint le P. Martin de Ayala, le frère de Poma qu'il admire tant, serait donc adultérin et n'aurait pu naître avant 1549. Nous vivons dans un imbroglio qu'il vaut mieux ne pas chercher à approfondir.

Aurait-il truqué sa généalogie pour obéir aux règles de courtoisie de l'Incanat qui interdisaient à un roturier de s'adresser à l'Inca sinon par le truchement d'un intermédiaire agréé? La teneur du jugement de Guamanga de 1600 laisse planer un doute. Poma est-il le prince ou Lazare le plébéien ou encore ce Lazare a-t-il usurpé le nom prestigieux de Poma pour contester?

Poma, cousin de Huascar, connaissait-il la cour de Cuzco? On peut en douter. Décrivant Chuqillanto, épouse de Huascar, il écrit: *«... dizen que fue muchas ueses hermosa...»* (143) soit: on dit qu'elle fut très belle. Ce «on dit» est lourd de sens. Il décline trop souvent sa généalogie pour que le lecteur ne soit alerté par ces dires un peu suspects.

Un autre exemple montre l'ignorance que l'on avait de son père à la cour. Mentionnant la captivité de Huascar et l'envoi d'une délégation d'amis fidèles pour solliciter de Pizarre la libération de l'Inca et celle du Pérou de la sanglante dictature d'Atahuallpa l'usurpateur, Poma dit que son père fut ambassadeur: *«... don martin guaman malq. de ayala fue el enbaxador dela gran ciudad del cuzco...»* (376 et pl. 375). Du reste le père de Poma n'eut le droit de se nommer Ayala que plusieurs années après le débarquement de Pizarre à Tumbez. Garcilaso de la Vega ne connaît pas cet ambassadeur et déclare simplement que Huascar, prisonnier, envoya un obscur *curaca* qui, avec humilité, sollicita l'aide de Pizarre (*9*, vol. III, p. 37). On peut aussi se demander comment le père de Poma, deuxième personnage du royaume qui, selon Poma, avait le rang du duc d'Albe en Espagne (746), a pu échapper à la purge sanglante ordonnée par Atahuallpa contre les Huascariens au point que seuls quelques enfants échappèrent à ce massacre et éviter le sort de *«... todos los curacas y capitanes y la gente noble...»* (*9*, vol. II, pp. 376-383. Sp. p. 379 in fine).

On peut éliminer de nos préoccupations la fameuse lettre du père de Poma, adressée de Guamanga le 15 mai 1587 au roi, dans laquelle il recommande son fils D. Felipe au roi Philippe II, *«... el cual abra como uyete años poco omas q. a escrito unas historias de nuestros antepasados...»*. Il demande l'impression des chapitres écrits par Poma qui correspondent plus ou moins à ceux de la Chronique *«... resultara ynprimirse la dha historia...»* (5-7). Comment recommander en 1587 une chronique mentionnant la date de 1614, le jour des Cendres, où Poma entendit un sermon si épouvantable *«... paso en el ano de 1614 estubo el autor en diadela senisa oyendo un sermon tan*

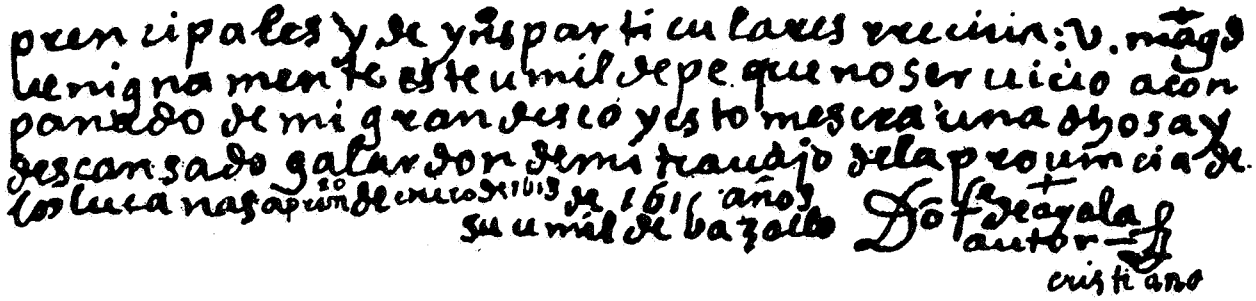
[16] On ne peut concevoir un mariage enfantin comme celui qui unit en 1558 François II de France né en 1544 et Marie Stuart née en 1542.

espantable...» (1104) qu'il décida de descendre à Lima pour, une fois de plus, se plaindre à qui de droit.

Nous lisons encore (4), sous la signature de Don Fe.ayala autor, une lettre non datée, adressée au Pape, disant *«... conesta poquito de obrecilla yntitulado primer coronica y buen gbno...»*. Une lettre adressée à Philippe III, datée de Lucanas 1611, pose aussi un petit problème. Intercalée en fin de lettre, entre Lucanas et 1611 años, une adjonction écrite en caractères plus fins que le texte dit «... *a primro de enero de* 1613...». La même écriture a inscrit *cristiano* sous la signature de Don Fe. (voir le cliché). Saura-t-on jamais qui a modifié la date de 1611 en 1613? Ni Posnansky ni Bustios, pour des raisons techniques, n'ont pu faire figurer cette correction et ils se contentent d'inscrire «*lucanas* (*primero de enero de* 1613) 1611».

La date de 1613 apparaît à la page 87 «... *hasta oy desde el nacimiento de ntro Sor. y saluador jesucristo a mil y saycientos treze años...»* et encore à la page 435 dans *«... quese cuenta desde 1613 del nacimto. del sor...»*. La date de 1613 apparaît aussi dans la planche 683 représentant des artistes indiens sculptant un grand crucifix *«... en el año 1613...»* tout comme sur la planche 929 montrant une confrérie indienne devant l'image de la Vierge. Tout ceci montre que la rédaction a été rapide, vu la quantité de pages séparant ces mentions. L'écriture aussi nous montre une régularité assez frappante que seul un graphologue pourrait interpréter.

Y aurait-il des copies écrites de la main de Poma ou par un tiers? Nous connaissons la *«obrecilla»* offerte au Pape. Il dit qu'à côté de l'espagnol il a utilisé des langues indigènes suivant les renseignements des quipous (10). Dans sa lettre au roi du 1.1.1611/1613, il annonce *«... de presentar a V.Magd. este libro yntitulado primer neuea coronica delas ynas del piru... escrito y debojado de mi mano...»* (écrit et dessiné de ma main). Un autre doute se fait jour en lisant le texte de la page 1074 *«... q. tengo el original escrita estaua amujonado hasta los rrios de coger pescado camarones...»*.



«prencipales y de ynos particulares reciua V. Magd uenignamento este umilde pequeño servicio aconpañado de mi gran deseo y esto me seria una dhosa y descansado galardon demi trauajo dela prouincia de los lucanas (*a primro de enero de* 1613) *de* 1611 *años* (*1* et *2*, 10).

«principaux et les particuliers indiens. Que votre Majesté veuille recevoir bénignement ce petit et humble service qui est accompagné de mon grand désir d'être utile. Son acceptation serait pour moi un bonheur, un soulagement et une récompense pour mon travail.

De la province de Lucanas *le premier janvier* 1613 de l'an 1611.

Votre humble vassal
Do Fe de ayala
auteur
chrétien.» [17]

Les termes en italique figurant dans cette traduction sont ceux qui paraissent avoir été rédigés au moyen d'une plume plus fine que celle qui servit à la rédaction du texte de la Chronique.

On peut s'étonner de voir que la lettre d'accompagnement d'une Chronique mentionnant la date de 1614 puisse d'abord avoir été datée de 1611, puis, avec une surcharge, porter l'inscription de janvier 1613.

Autrement dit, cette partie de la Chronique serait une copie de textes antérieurs. Il cite (367) l'usage des quipous pour documenter son récit.

Nous avons déjà proposé une analyse approfondie pour pouvoir décider si la régularité de l'écriture correspond bien à trente ans de rédaction. Par l'examen des dates exactes peu nombreuses mais éparses, nous ne pensons pas à une rédaction raisonnée. Certains passages dramatiques pourraient préciser si Poma, très sensible, a bien rédigé lui-même ces lignes émouvantes, car sa graphie démontrerait un trouble contrôlable. Un simple copiste continuerait à écrire sans être troublé par les faits dénoncés.

Simon Burnand, peintre et dessinateur à Genève, a étudié la qualité des dessins (*6*). En 1960 il affirme que les dessins sont caractérisés par une remarquable homogénéité; tout indique qu'il s'agit d'une production massive, exécutée en peu de temps. Quelques années, tout au plus, peuvent séparer les premiers dessins des derniers (pp. 2-3).

Les planches, on le sait, ont été préparées avant la rédaction puisque la pagination planche-texte se suit normalement et que le texte est inscrit au dos des planches.

[17] L'adjonction *chrétien* sous la signature de Do.Fe. de ayala aurait-elle le sens d'espagnol, comme nous l'avons suggéré antérieurement (p. 24). Si tel est le cas, nous pouvons prétendre que les deux compléments, *primro de enero* de 1613 et *cristiano* ne sont pas de la main de Poma. L'auteur de la Chronique affirme trop son indianité pour qu'il ne puisse, sous peine d'être accusé de lâcheté, prétendre à son hispanité. Dans ses *Leyes Nuevas* de 1542, Charles Quint mentionne ses vassaux blancs, bruns et noirs, la vassalité non raciste exprimée n'accordant pas la nationalité espagnole aux précités. La lettre qui semble apocryphe puisque signée avec les seuls éléments hispaniques du nom de notre auteur, ici simplement Do.Fe. de ayala, à l'exclusion des deux prénoms totémiques péruviens, ne justifiait pas la modification de la date puis la mention «cristiano». Qui est l'auteur de cette surcharge dont la graphie ne paraît pas être de la main de Poma Huaman?

Malgré nos réserves sur la personnalité de l'auteur et sur ses méthodes de rédaction, peu nous importe de connaître le nom légal de ce mémorialiste indien qui écrivit un tel réquisitoire, une véritable Somme bouleversée et bouleversante de la condition indienne quatre-vingts ans après la Conquête. Pour nous ce sera toujours la Chronique de notre vieil ami Poma, qui, au début de la rédaction de ce cri de l'Indianité andine en perdition, ne pouvait supposer que, de plus en plus meurtri par la misère du peuple péruvien, il en arriverait à rêver d'une confrontation personnelle entre son suzerain, le roi Philippe III, si mal informé et lui, le prince indien, son plus loyal vassal, héraut du Tayantisuyu opprimé.

Il écrit au roi (alors qu'il pensait lui envoyer cette Chronique, on ne sait par quelle voie): «... j'ai eu beaucoup de travail pour terminer cette œuvre, désireux que j'étais de présenter à V. M. ce livre, écrit et dessiné de ma main, intitulé *«Primer nueva Coronica de las Indias del Piru»*... Je l'ai écrit pour remédier aux erreurs des chrétiens que sont les prêtres, les préfets, les latifundistes, les maîtres de mines, les voyageurs espagnols, les caciques principaux et les particuliers indiens...» (10) [18].

Ainsi se termine cette étude au cours de laquelle nous avons voulu penser et sentir comme l'auteur, D. Felipe Poma Guaman de Ayala. Ce nom composite traduit fort bien sa personnalité complexe, pour ne pas dire complexée, d'abord avec Felipe, faisant de lui un *tocayo* (homonyme) du roi, son patronyme basque, de Ayala, et enfin ses deux noms totémiques caractéristiques du Chinchaysuyu, patrie de ses ancêtres, Huaman le faucon et Poma le puma, qui l'indianisent.

[18] «... *pase trauajo para sacar conel deseo de presentar a V.Magd. este dho libro yntitulado primer neuea coronica delas ynas del piru escrito y debojado de mi mano... y enmienda de los cristianos a ci de los sacerdotes y corregidores y comenderos y meneros y españoles caminantes caciques prencipales y de ynos particulares...*» (10).

La fin de cette dédicace apparaît dans le commentaire du cliché.

On fixe généralement la durée de la rédaction (peut-être copie?) de la Chronique de 1611 à 1615. Nous pensons que le choix de 1611 provient de la date figurant à la fin de la lettre prétendûment adressée à Philippe III, sans prendre en considération l'interpolation «a primro de enero de 1613».

Cette Chronique compte 1179 pages dont 400 planches hors-texte. Or, Poma déclare (pp. 87 et 91, donc au début de ce texte) que 1613 ans se sont écoulés de la naissance de Jésus-Christ à son actualité. Cette date, 1613, apparaît encore dans le texte à la page 435 et sur les planches, pages 683 et 924, comme nous l'avons déjà dit. Il est donc permis de choisir la date de 1613 et de ne plus tenir compte de 1611.

Bibliographie

(1) AYALA Felipe Guaman Poma de, *Nueva Coronica y Buen Gobierno*. Codex péruvien illustré. Université de Paris. Travaux et Mémoires de l'Institut d'Ethnographie, XXII. Paris, Institut d'ethnologie, 1936.

(2) AYALA Felipe Guaman Poma de, Publication en caractères d'imprimerie par Arthur Posnansky. Ed. Institute «Tihuanacu» de Antropología, Etnografía y Prehistoria. La Paz, Bolivia, 1944.

(3) AYALA Felipe Guaman Poma de, Interprétation par le Lt. Col. Luis Bustios Galvez, Editorial Cultura, Lima 1956-1966, 3 volumes.

(4) BELTRAN y ROZPIDE, Ricardo, *Colección de las memorias o relaciones que escribieron los virreyes del Perú acerca del estado en que dejavan las cosas generales del reino*. 3 vol. Biblioteca de historia hispano-americana, Madrid MCMXXI.

(5) BORREGAN Alonso, *Crónica de la conquista del Perú* Edición y prólogo de Rafaël Loredo. Escuela de estudios hispano-americanos de Sevilla, XLVI, Série 7ª, No. 3, Sévilla 1943.

(6) BURNAND Simon, *Les dessins du manuscrit «El primer coronica y buen Gobierno compuesto por Don Felipe Guaman Poma de Ayala*. Bulletin de la Société suisse des Américanistes, Genève, No. 20, Septembre 1960.

– BUSTIOS GALVEZ Luis, Voir sous No. 3.

(7) CHRISTINAT Jean-Louis, *Conception, grossesse, naissance et soins post-partum dans une communauté des Andes péruviennes*. Bulletin de la Société suisse des Américanistes, Genève, No. 40, 1976.

(8) COMAS Juan, *Ensayos sobre indigenismo*. Instituto indigenista interamericano, México 1953.

(9) DE LA VEGA Garcilaso, *Obras completas del Inca Garcilaso de la Vega*. Biblioteca de autores españoles, 4 vol., Madrid 1965.

(10) GERDTS-RUPP Elisabeth, *La protection des Indiens dans l'empire colonial espagnol*. Bulletin de la Société suisse des Américanistes, Genève, No. 10, 1955.

(11) HANDBOOK OF SOUTH AMERICAN INDIANS, Bureau of American Ethnology, Washington, 6 vol., 1946-1950.

(12) HANKE Lewis, *Colonisation et conscience chrétienne au XVIe siècle*, traduit de l'américain par François Durif. Plon, Collection Civilisation d'hier et d'aujourd'hui, Paris 1948.

(13) HERRERA Fortunato L., *Plantas que curan y plantas que matan de la flora del Cuzco*. Revista universitaria. Órgano de la Universidad de Cuzco. No. 75, XXVII, s.d.

(14) HERRERA Fortunato L., *Plantas alimenticias domesticadas por los Inkas cuyo uso se encuentra poco generalizado*. Chaski. Lima, No. 3, vol. 1, s.d.

(15) KUBLER George, *The Quechua in the colonial World*, In: 11, pp. 331-410, 2e vol.

(16) LA BARRE Weston, *Potatos taxonomy among Aymaras Indians of Bolivia*. Acta Americana, vol. V, No. 1-2, January-June 1953.

(17) LEVILLIER Roberto, *Gobernantes del Perú. Cartas y papeles Siglo XVI. Documentos del Archivo de Indias*, Tomo 6, Madrid 1924.

(18) LEVI-STRAUSS Claude, *The use of wild plants in tropical South America*. In: 11, vol. 6, pp. 465-486.

(19) LOBSIGER Georges, *Felipe Guaman Poma de Ayala*. Bulletin de la Société suisse des Américanistes, Genève, No. 19, 1960.

(20) LUDEÑA DE LA VEGA Guillermo, *La obra del cronista indio Felipe Guaman Poma de Ayala*, vol. 1, Lima 1975.

(21) MAEDER Ernesto J. A., *Nomina de gobernantes civiles y ecclesiásticos de la Argentina durante la época española (1500-1810)*. Departamento de publicaciones y impresiones de la Universidad nacional del Nordeste, Resistencia, Chaco, s. d.

– POSNANSKY Arthur, Voir sous No. 2.

(22) ROWE John Howland, *Inca culture at the time of the spanish Conquest*, In: 11, vol. II.

(23) SEGGIARIO Luis A. *Pesarios anticonceptivos en aborigenes americanos*. Revista del Instituto de antropologia, Córdoba, Rep. Argentina, Tomo V, 1974.

(24) TSCHOPIK Harry Jr., *The Aymara*. In: 11, vol. II.

(25) WACHTELL Nathan, *La vision des vaincus. Les Indiens du Pérou devant la Conquête espagnole*. NRF, Gallimard, Paris 1971.

Zusammenfassung

Der peruanische Indianer Felipe Guaman Poma de Ayala, Autor einer, wie man annimmt, zwischen 1613 und 1615 entstandenen Chronik, hat eine eindrückliche Klage über die sozialen Krankheiten verfasst, die durch die spanischen Eroberer eingeschleppt worden sind. Zwar anerkennt er den König von Spanien als legitimen Nachfolger des Inka, aber er entsetzt sich über das Verschwinden der indianischen Sozialstrukturen infolge des Bruchs der wesentlichen Traditionen: des Angriffs auf die Gemeinschaftsarbeit, der den Frauen aufgezwungenen Unzucht, der Binnenwanderungen, die allzu viele Mädchen in die Städte lockten, was sie den sittlichen Grundsätzen der Inkazeit entfremdete.

Er protestiert gegen die Politik des Vizekönigs de Toledo, aus bäuerlichen jungen Indianern nach einem Besuch von Verwaltungsschulen Magistratspersonen zu machen. Er denunziert unaufhörlich, sich oft wiederholend, die Ausschreitungen der Spanier, Kleriker wie Laien, gegen die Sittsamkeit der Indianerinnen, er wendet sich gegen die Vertreibung der Indianer von ihren Ländereien aufgrund des Fehlens von notariellen Akten, er beklagt auch die Schäden, die das importierte Vieh am Netz der sorgfältig angelegten Wasserleitungen anrichtete.

Dieses marginale Ethnozid geht ihm zu Herzen, denn Poma, der Anspruch darauf erhebt, ein Prinz und Enkel von Topa Inca, des Grossvaters von Huasca und Atahuallpa, zu sein, ist entsetzt über das Aufkommen von allzuvielen Mestizen und Mulatten, die rasch die wirklichen Indianer übertrumpfen werden – die einzig legalen Bewohner dieses von Generationen lebenswert gemachten Landes. Das ist ein Genozid ohne Tötung.

Seine ständige Klage ist: «So werden die Indianer verschwinden.»

Heute bilden die Reste der alten Inkakultur das Gerüst eines kraftvollen Indianertums, welches das zur Amtssprache erklärte Quechua als Nationalsprache Perus betrachtet.

Diese Chronik, in einem verdorbenen Still geschrieben, in einem stark quechuisierten Spanisch des beginnenden 17. Jahrhunderts, ist mit anregenden Zeichnungen illustriert, die das Elend des indianischen Lebens seit der Eroberung unterstreichen. Trotz der unklaren Stellung des Autors, dessen Zivilstand schwer zu füllende Lücken aufweist, ist diese Chronik ein klassisches Denkmal und für jeden unentbehrlich, der sich für die peruanische Ethnohistorie interessiert.

Georges LOBSIGER, né à Genève en 1903. Etudes secondaires et formation de géomètre. 1923-1932, séjour en Argentine et Paraguay. Dès 1935 déchiffrement des bambous gravés de Nouvelle-Calédonie, travaux démographiques et de géographie humaine. Etudes indigénistes américaines et ethno-histoire péruvienne. Prix Claparède de l'Université de Genève, 1948 (géographie) et doctorat ès lettres de l'Université de Grenoble, 1968 (géographie).